

*ceci m'appartient,
les soirs de semaine tranquilles,
et les rêves usés de vie banale.*

rachel lamoureux, *thème et variations bipolaires*, p. 30

*Tu préfères les maisons. Plus faciles à croquer,
elles surgissent sans effort de ta mine de plomb.*

Marie-Ève Martin, *La robe bleue de Nicole*, p. 38

RÉDACTION

Karolann St-Amand, *rédatrice en chef*
Chloé Dassylva, *secrétaire de rédaction*

ÉDITION ET RÉVISION

Audrey-Ann Gascon, *éditrice*
Éveline Ménard, *éditrice*
Sarah-Jeanne Beauchamp-Houde, *révisseuse*

COMITÉ DE LECTURE

Vania Célestin, Océane Corbin, Marianne Fortier, Sarah Gauthier, Thomas Genin-Brien, Arthur Jubinville, Hélène Laforest, Joëlle Marcotte, Sophie Marcotte, Eugénie Matthey-Jonais, Laurie Michaud, Marie-Anne Morin, Vincent Poirier, Adrien Savard-Arseneault, Justina Uribe

AUTRICE EN RÉSIDENCE

Chloé Savoie-Bernard

COLLABORATION À CE NUMÉRO

Laurianne Beaudoin, Mélina Bouchard, Marilyne Brick, Romaine Cauque, Isabel Corona, Alexis Curodeau-Codère, Mélissa Ferron, Mélie Fortin, Jeanne Goudreault-Marcoux, Laure Henri-Garand, Rachel Lamoureux, Marie-Ève Martin, Sophie Mathieu, Marie-Anne Morin, Marion Tétreault-de Bellefeuille

DIFFUSION ET ORGANISATION DES ÉVÈNEMENTS

Thomas Genin-Brien, *co-responsable*
Marie Leduc, *co-responsable*

RÉDACTION WEB

Louis-Olivier Brassard, *redacteur web*

INFOGRAPHIE

Camille Ancil-Raymond, *mise en page*
Alexis Penaud, *responsable du visuel*

COUVERTURE

Hélène Bughin (@lismo.ca)

ILLUSTRATIONS

Sandrine Corbeil (@sandrine.corbeil)
« J'écris pour votre solitude ce soir »
(Marie Uguay, *Poèmes*, Montréal, Boréal, 2005, p. 161.)
Dessin au fusain sur papier japonais, 2020.

IMPRESSION

Mardigrafe inc.

Le Pied est la revue littéraire des étudiant-e-s en littératures de langue française de l'Université de Montréal (AELLFUM).
3150 avenue Jean-Brillant, local C-8019
Montréal (Québec), H3T 1N8

ISSN 2561-3464 (Imprimé)
ISSN 2561-3472 (En ligne)

PROTOCOLE DE RÉDACTION

Les textes en prose (création ou essai) soumis doivent être d'au plus 2000 mots ; les textes en vers, les textes théâtraux et les bandes dessinées ne doivent pas excéder six pages. Les textes doivent être soumis en format .doc, .docx ou .odt par courriel à l'adresse redaction.lepied@littfra.com avec « soumission de texte » comme objet du message. Tous les textes seront sujets à une révision littéraire à laquelle l'auteur-trice participera. L'auteur-trice doit donc être disponible pour une rencontre dans les semaines qui suivent la date de tombée. La date de tombée pour le numéro d'hiver est le 24 octobre 2020.

Creative Commons BY-NC

redaction.lepied@littfra.com
www.lepied.littfra.com
@RevueLePied

Dépôt légal, 3^e trimestre 2020
Bibliothèque et Archives nationales du Québec

SOMMAIRE

Numéro 28, Automne 2020

Le Pied

[Revue littéraire]

-
- 5** **au lecteur : 885 km de littoral**
- 12** **Coulées**
Chloé Savoie-Bernard, *autrice en résidence*
- 20** **Quatre bitches et une margarita**
Sophie Mathieu
- 30** **thème et variations bipolaires**
rachel lamoureux
- 36** **La robe bleue de Nicole**
Marie-Ève Martin
- 44** **Je suis l'ombre d'une femme**
Laure Henri-Garand
- 50** **SOUS-SOL**
Marie-Anne Morin
- 64** **Un grand silence comme ornement**
Mélicca Ferron
- 70** **un dernier jeu**
Marilyne Brick
- 76** **Everyone Must Stand Alone**
Mélicca Bouchard
- 82** **Tous les icebergs meurent un jour**
Alexis Curodeau-Codère
- 92** **Le défilement des jours sans nom**
Jeanne Goudreault-Marcoux
- 98** **Chemins du hasard**
Romaine Cauque
- 107** **Comment stopper la surpopulation**
Mélicca Fortin
- 116** **diète placentaire**
Laurianne Beaudoin
- 121** **Fluvial**
Isabel Corona
- 126** **To-do list d'avant-suicide**
Marion Tétreault-de Bellefeuille



au lecteur : 885 km de littoral

jour 1 : drummondville – rimouski

cadran à 7 h 00. douche, déjeuner (deux toasts nutella pour moi, une toast beurre de peanuts pour M., une banane à deux), bagages. départ prévu à 8 h 30. auto jackée dans la cour, freins à remplacer. exaspération partagée mais prévisible. départ réel à 9 h 15. premier arrêt : musée national des beaux-arts de québec. constellation d'autoportraits colorés : « frida kahlo, diego rivera et le modernisme mexicain ». pique-nique sous brindilles de pluie, à deux pas des plaines. deuxième arrêt : fromagerie des basques. on fait le plein de fromage en grains, truite fumée et photographies de paysage. en route, je compte kilomètres, motels, églises. la 20 devient la 132. on passe le bic, abandonne la route pour la campagne.

jour 2 : rimouski

matin sans pression, sans horloge. déjeuner (œufs de la ferme). lecture de guibert, à *l'ami qui ne m'a pas sauvé la vie* pour moi et *legendre, nullipares* pour elle. choix du planning en route. petit parc trouvé au hasard. pique-nique sur le bord du fleuve : oiseaux et voiles se partagent le ciel. marée basse. expédition vélo 1, contre le vent : promenade de la mer (8 km). sieste

sous les arbustes. marée haute. M. éclate une coupe de vin chez germaine, les chips partent au vent. pintes de kombucha et ipa au pub du coin. on retourne à la ferme dans la noirceur, angus et julia stone dans les oreilles.

jour 3 : rimouski —~~carleton-sur-mer~~

départ de la ferme, détour par le phare de pointe-au-père. panne d'auto (bruit inquiétant au freinage). appelle un garage, deux garages. rendez-vous possible en après-midi. interlude au musée de l'empire of ireland. pique-nique dans la voiture à l'abri du vent. au garage : auto encore jackée. exaspération plus grande. diagnostic : danger de perdre la roue avant, côté conducteur. aucune pièce disponible avant une semaine. impossible de continuer.

location prise 1 : aucune voiture sur place. location prise 2 : presque départ. la voiture tremble au freinage. remboursement. location prise 3 : possible seulement le lendemain. réservation au camping de carleton-sur-mer annulée. recherche d'hébergement. appelle un camping, deux campings, trois campings. un emplacement disponible à 1 minute du phare. marée haute, coucher de soleil sur les rochers. difficulté à monter la tente. toute la nuit elle tremble, mais résiste. on dort par intermittence, le lampadaire reste allumé toute la nuit.

jour 4 : rimouski – carleton-sur-mer

déjeuner entre fatigue, phare et fleuve. je lis guibert en attendant des nouvelles de la location 3, M. joue à super mario bros sur son ds. dîner impromptu aux terrasses du carrefour, choix regretté. arrêt au canadian tire : piquets, papier aluminium, pompe à vélo. confirmation de location 3. voiture disponible à 14 h 00. on laisse notre auto au garage pour la semaine, récupère la nouvelle. en route, je compte éoliennes, églises, tournants. on longe la baie-des-chaleurs. on monte la tente, le feu crépète.

jour 5 : carleton-sur-mer – percé

expédition vélo 2 sur le barachois (13 km), du phare à la tour d'observation (arrêt café et viennoiseries obligatoire à la brûlerie du coin). au retour, on achète des bières de micro pour le reste du voyage. en après-midi, mont-saint-joseph : visite de la chapelle, pique-nique sur le belvédère, à 555 m d'altitude. on passe nos premières pellicules, vision 360 degrés. le vertige nous prend, on redescend sur les freins. en route, je compte villages, poissonneries, églises. arrêt à bonaventure (marina, phare), à chandler (plage). camping dans la baie-de-percé. marche au crépuscule sur le quai. on remarque à peine les touristes, seulement le vent dans nos cheveux.

jour 6 : percé – forillon

cadran à 4 h 30. lever du soleil en haut de la tour d'observation, assises sur le quai ou les deux pieds dans les galets. un paquet de pall mall velouté à côté d'une rose en plastique, oubliés sur une balançoire. déjeuner-café-lecture avec guibert et marcotte, *température pièce* pendant que M. retourne se coucher. au second réveil, on réserve deux places à bord des bateliers de percé. 10 minutes de bus jaune jusqu'à la marina de l'anse-à-beaufils, 45 minutes de bateau jusqu'à l'île bonaventure. collation sous l'œil attentif du bandit ailé (il préfère les sandwiches de la table voisine) avec vue sur le rocher percé. randonnée de 2 h 30 – 60 minutes aller, 90 minutes retour – dans le bois (9 km) pour voir les fous de bassan. nuages au dernier kilomètre, pluie qui tombe quand le bateau arrive. trop de personnes sur le bateau, je panique. deux ampoules sous le pied gauche et les genoux survivent à peine. en route, on sème la pluie. je compte toujours églises, plages, bateaux. arrêt à gaspé, aucun bloc de glace. camping cap-des-rosiers, secteur nord. feu, guimauves, dodo (deuxième plus grosse journée).

jour 7 : forillon

cadran à 4 h 30 (oublier de le désactiver). je laisse M. dormir. lever du soleil en solo sur la plage, sauf pour les canards. des galets plein les sandales. je prends le

temps de respirer (oublier le manque d'air en ville, le stress accumulé). sieste, douche, jeux de société avec elle (pandémie, catan, skip-bo). un autre pique-nique, cette fois sur la plage. elle se baigne, moi j'écris.

jour 8 : forillon

direction cap-aux-os, deux blocs de glace au marché ami. secteur sud du parc. expédition vélo 3 (4 km) vers le bout du monde, avortée à cause du dénivelé de 112 m. les rotules toujours en compote. retour à la plage, nervosité grandissante. à l'abri derrière les rochers, je demande M. en mariage : 48°49'45.6"N 64°13'03.9"W. quelques larmes au milieu de l'excitation. lecture de marcotte et trudeau-beaunoyer, *je suis l'ennemie* pour moi, ducharme, *l'avalée des avalés* pour elle. nuit sous les orages, sommeil encore intermittent, mais on reste au sec.

jour 9 : forillon

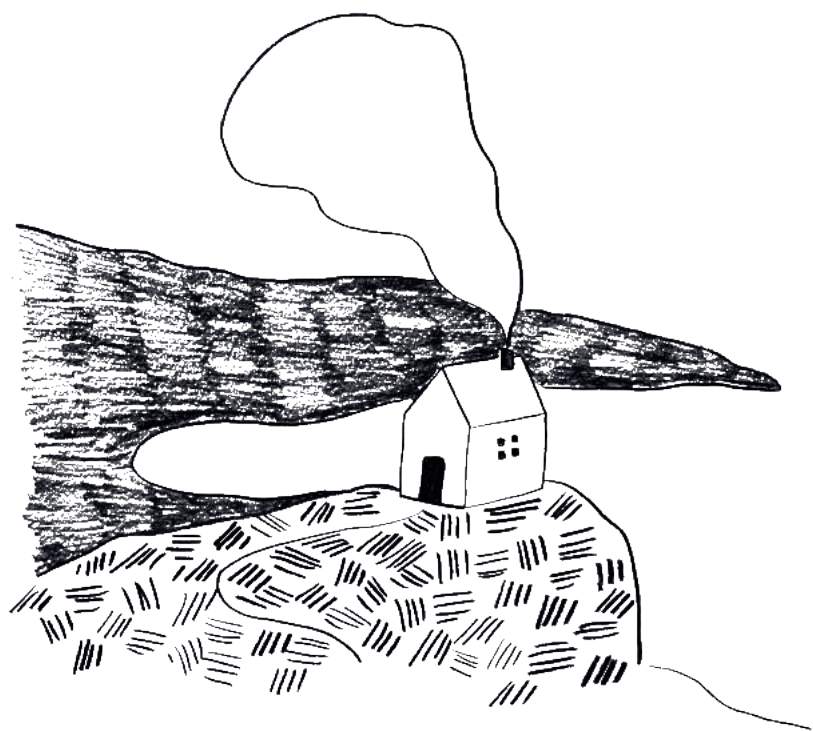
réveil sous la pluie. avant-midi au bloc sanitaire (jeux de société, écriture) en attendant l'orage qui ne viendra jamais. soleil bleu, aucun nuage. nouveau plan : direction cap-bon-ami. randonnée avortée, genoux toujours aussi faibles. j'écris, je lis gauthier-landry, *et arrivées au bout nous prendrons racine*, M. dessine des rochers. la pluie revient au tournant d'une page.

jour 10 : forillon

matin : expédition vélo 4, direction phare du cap-des-rosiers (9 km). après-midi : plage, à mon tour de lire legendre, elle continue ducharme. je fais une sieste, M. se baigne. soir : expédition vélo 5, identique à celle du matin. objectif crème glacée à la mollière au coucher du soleil, avec vue sur littoral et montagnes de forillon. porc-épic croisé sur le chemin du retour : M. accélère, je freine d'un coup. on ramasse notre éparpillement des derniers jours. dernière nuit.

jour 11 : forillon – drummondville

réveil à 5 h 30, départ à 6 h 30. arrêt déjeuner dans une halte-routière avec vue sur grande-vallée. sieste en passant dans les chic-chocs. en route, je compte phares, westfalia, dernières églises. on termine nos pellicules au centre d'art marcel gagnon. retour à rimouski : deux trios au mcdonald's. on récupère l'auto maudite au garage (d'autres réparations à venir). retour de la location. second arrêt à trois-pistoles pour 2 kg de fromage en grains. on arrive à la maison, douze heures plus tard, épuisées par la route, tristes d'avoir perdu la mer, mais soulagées de ne plus gonfler de matelas.



Coulées

CHLOÉ SAVOIE-BERNARD, *autrice en résidence*

à force de frayer de tamiser de dire oui oui oui
lorsqu'on dit nomme-toi la matière
glisse c'est une défense une prière un renoncement
une guerre
une danse au lieu d'un acquiescement

faut-il choisir le silence
pour trouver une autre avec qui valser

les étiquettes sont sourdes et vives et la matière
réfractaire
aux ordonnances de se dire elle-même la matière
morceau de soi
qui part prendre une marche
liche la colle pour que se détache ce qui rétif assigne
aux piloris
de la droiture

(quelles sont les courbes)

à défaut de parler sans doute la matière peut-elle
interroger son corps ses limites ses périmètres
visqueuse et débordante à la fixité
choisir les transvasements

c'est l'histoire de ma peau terminée qui se
cherche une nouvelle vie

*

les chuchotements ce qui accourt et tremble ce qui du
dehors revient au dedans et surtout ce qui peut
communiquer ce qui peut parler prendre racine dans
ses glandes ses respirations pour jaillir rebondir
contre la glotte de l'autre

*

enfin j'émerge du rose de mes muqueuses tente la
répartie écoute les petites voix en cherchant en moi
de quoi correspondre au réel démystifier l'écho lui
rendre grâce

répertorier quelles louanges en ralentissant deviennent
appel

est-ce que coïncider c'est s'acclimater

(c'est étrange tu es toujours dans la résistance
qu'est-ce qui arriverait Chloé si enfin tu te laissais
couler si enfin tu ne te battais plus parlerais-tu
enfin et quelle serait ta voix)

*

coulée deviendrais-je flaque liquide pourrait-on
continuer à me prendre pour ce que je suis ou
deviendrai-je une autre une femme calme à qui on
apporte des desserts et des bouquets

coulée deviendrais-je acclimatée responsable et
ponctuelle coulée comme un bateau oui voterais-je à
droite et parlerais-je enfin à un ton décent coulée serais-
je stable et concluante vendable bandante deviendrais-
je sœur et fille une femme à laquelle on se lie

*

jaillie de mon mamelon fondue de mon sexe répartie
hors de mes organes
lorsqu'elle le veut bien elle dit c'est moi je suis bien la
matière elle se regarde dans
le miroir surprise de ses écailles surprise de ses peaux
multiples noires et éraillées

surprise d'être vivante au centre du vivant

(mais comment ne pas se battre quand toutes les
structures concourent échafaudages à mater
le réel)

dans ces transmutations alchimies hasardeuses
détaxage de la prison de la chair viandeuse elle dévoile
le squelette qui se reforme aussitôt

est-ce que quelque chose à quelque part persévère
dans le rang de ce qui suce s'éternise
de ce qui visqueux s'interroge rebroussant
en s'assoyant dans la boue

*

je n'ai que des murmures et ils tracent dans leur
langue une question
est-ce que quelque chose est à épingle
s'assoit et demeure

est-ce que je me décide à habiter la concrétude des os
ou volatile ne serais-je qu'en attente quelconque et
attendue planante parmi la densité du vivant qui

manque de trous pour m'y loger par où vais-je
faire cabane au milieu de quels accidents
de quelles intempéries

je demande aux atomes qu'ils explosent dans mon
pubis qu'ils cessent
d'être coï je demande à mes larmes de conserver
actives leur schizophrénie
je demande aux intérieurs d'accepter les déploiements
vers les extérieurs
la peau se renverse et enfin je suis emportée et je
chemine vers l'amour

que les valves continuent leur travail
que le présent et le futur continuent à parler dans
leurs langues
à l'envers que je continue à embrasser à pleine bouche

que toujours je sois élancée vers le mouvement pliée
et dépliée que mes articulations soient huilées et que
j'accepte que la vérité n'existe qu'un instant
lorsqu'elle se pose
qu'elle sera déplacée la seconde
d'ensuite

que j'accepte que je ne broderai aucune vérité pour
l'assagir que j'accepte les tournolements les
trampolines les rebondis les creux que j'accepte que je
ne fasse l'amour que dans l'impossible et que je mens
lorsque je ris lorsque je braille lorsque je crains
lorsque j'exulte

*

je réponds au besoin de sacrifice
en même temps que je réponds à mon besoin
d'absence de sacrifice
est-ce que je peux être une femme et me sauver quand
même prendre la fuite
courante rampante détruite sanctifiée
est-ce que les portes de sorties comportent assez
d'orifices ou devrais-je en creuser entre mes côtes et le
dicible

quand je creuse assez loin en moi-même
j'arrive au cœur tremblant de la terre et repars ensuite
vers les cimes et les arêtes

crispée étroite et respirante
je me sais violentée au centre de la violence

*

les lèvres sont-elles une prière
est-ce que le féminisme est une prière
et l'alcool et la lingerie sont-ils des prières

il est permis de dénouer les corps de leurs armatures
lorsqu'on traverse de sa misère à celle de l'autre
pour ensuite remarquer jusqu'à soi

entrer dans la spontanéité du désir
sans l'impulsion de la colère

je réponds à la coquetterie comme à un regard
personnel

*

il faudrait plus de racines dégagées dans les églises
pour qu'elles puissent se déplacer de leurs parvis
jusqu'à l'intérieur des gens
habités par le sacré
la mort serait moins à portée de main
c'est plus difficile de se pendre lorsque ses veines
sont des vitraux



Quatre bitches et une margarita

SOPHIE MATHIEU

Vengeance

Soir de sushis
quatre filles
douze pots de sauce soya

On est allées trasher le char d'un gars épais qui avait parti le trend de noter sur 10 toutes les filles de la job. On se prenait pour des voleuses : hoodies noirs, leggings Calvin Klein achetés pas cher au Costco, duct tape rose, quatre paquets de vingt-quatre sushis à la main. On a lancé des sushis sur son char, on a aspergé ses fenêtres de sauce soya en espérant que ça sèche et que ça fasse un effet vitres teintées. La pièce de résistance : on a tapé dix sushis au saumon fumé en dessous de sa Corolla pour que ça pue pendant la canicule du lendemain.

« Elle c'est un 5, elle un 8, elle un 2 ». How about toi t'es une marde ?

Bitchage

*Been through some bad shit, I should be a sad bitch
Who woulda thought it'd turn me to a savage ?*

2 heures du matin, fucking saoule, je rencontre l'ami d'un ami dans un party. Première chose que je lui dis : « Est-ce que tu gosses ? Parce que moi les gens qui gossent, ça m'énerve crissement, faique si tu gosses, tu peux aller parler à quelqu'un d'autre. »

Confus, il répond : « Je gosse pas. »

Aujourd'hui, on reparle encore de comment ça a toute suite cliqué quand on s'est vus pour la première fois.

Glissades d'eau

Journée de camp au Mont Cascades. On fait une game de roche-papier-ciseaux-toilette-bitches (une version du jeu qu'on a adapté pour cinq personnes) pour savoir qui aura la job de marde.

Joannie perd, comme toujours. Elle s'en va dans la piscine pleine de pipi pour surveiller les 9-12 ans non accompagnés qui voudraient se baigner. Les jeunes la reconnaissent parce qu'elle a une nouille de piscine dans les mains. On l'appelle « l'animatrice nouille ». C'est fou comment cette fille-là se ramasse toujours avec la sale job, mais s'en plaint jamais.

Kiki se déplace avec son groupe pour aller faire les tapis de course. Elle et ses jeunes sont nu-pieds malgré l'asphalte brûlant. Un p'tit gars de genre 8 ans se râcle la gorge et crache par terre, direct devant elle. Elle le r'garde droit dans les yeux et lui dit : « euh, YARKKK » de manière aussi dramatique que s'il venait juste de chier à terre. Ça n'a jamais été le genre de personne à garder ses réactions pour elle.

Charlotte est de mauvaise humeur. Elle haït les glissades d'eau parce qu'elle n'aime pas être en maillot devant du monde. Elle se console en se disant que monter les côtes lui fait faire du cardio. C'est la

seule personne que je connais qui a autant de fun à les monter qu'à les descendre.

J'attends en ligne avec un groupe d'enfants. On est les prochains dans file. Une fois que les deux premiers jeunes sont assis dans le trou du tube avec de l'eau froide en dessous des fesses, on apprend que la glissade ferme pour dix minutes parce que le tube du couple devant a reviré à l'envers. L'ambulance s'en vient, le couple s'en va à l'hôpital. Les enfants ont peur et ne veulent plus glisser. J'invente une excuse pour qu'on attende quand même en haut de la glissade. Quand elle rouvre, je les pousse et je les force à glisser : « Envoie, envoie, let's go, on y va, go les amis ». Ma boss serait pas contente, mais je m'en calisse.

Félicia refait la même glissade cinq fois parce que le sauveteur est cute et qu'elle espère finir avec son numéro de téléphone. Elle se force à avoir l'air d'une bonne animatrice quand elle approche de lui, mais redevient impatiente dès qu'il est plus dans le décor. Son nom de camp est Varadero. Entre nous, on l'appelle Vaginite parce qu'on l'haït.

Même dans une place aussi ratchet que le Mont Cascades, on est les queens du hood. *You can't sit with us.*

Pussycat Dolls

Je laisse mon ex deux jours avant sa fête et rapporte au HMV les verres de Game of Thrones que je lui avais achetés. Je les échange contre un DVD pour apprendre les chorégraphies les plus badass des Pussycat Dolls.

Une semaine plus tard, on s'habille comme les PCD pour aller magasiner au Bayshore. On porte toutes des lunettes de soleil, Kiki une robe à froufrous rose fluo, Charlotte une bralette Tommy avec des shorts en jeans, Joannie un jumpsuit mauve pâle bien décolleté, moi des leggings léopards. On a appris la chorégraphie de « I don't need a man » par cœur, on monte sur des tables à la foire alimentaire, on start la toune sur un Bose et on danse. On est maladroites et surtout pas synchro pantoute.

I don't need a man to make it happen

I get off being free

I don't need a man to make me feel good

Les gens nous dévisagent, mais nous applaudissent quand même à la fin.

WTF

On roule dans la décapotable de la mère à Jo, la musique dans le tapis.

I don't want no scrub

A scrub is a guy that can't get no love from me

– OK WTF. Baisse le son, Cha. Tu vas pas aimer ce que j'ai à t'dire, mais Gab a taggué fucking Félicia Lamoureux dans un article de Narcity « 22 endroits féériques où amener ta date cet automne ».

– WTF, passe-moi ton cell. Montre.

– Yo s'il fuck around pendant qu'il est en couple avec toi, on y fait le coup des sushis.

– Girl, je suis down.

– WTFFFFFFF vous devinerez jamais ce que Félie a répondu?! L'emoji avec les fucking yeux en cœur.

Charlotte regarde dehors et ne dit plus rien du reste de la route.

Hanging out the passenger side of his best friend's ride

Trying to holler at me

Pizza

On fixe le vide en silence.

Charlotte a la face pleine de mascara séché. Personne ne sait trop comment aborder la situation. Il faut dire qu'on s'y attendait quand même un peu, mais jamais avec Vaginite. C'est ça qui fesse le plus. On marche jusqu'au Pizza Pizza à 4 heures du matin. On commande trois pizzas, deux poutines et cinq trempettes ranch.

Des fois, la seule manière de faire face à une situation difficile est de tremper sa pizza dans de la sauce ranch.

Mauvaise convo

Dans les toilettes du centre d'achats, je suis dans une cabine, Kiki dans l'autre.

– Ouin mais yo on dirait que je catch pas pourquoi Félicia essaie d'être mon amie. Elle sait que je suis amie avec Cha. Pis ses estis de stories Insta me font capoter. Genre, on dirait qu'elle s'invente une vie. Elle vient de lâcher sa job, ça va fucking pas ben avec son chum, mais genre elle post plein de petits selfies dans son salon au soleil avec ses plantes.

Je flushe. Au moment où je sors de ma cabine, Félicia se regarde dans le miroir. *Merde, shit, fuck, j'espère que je parlais pas trop fort, qu'elle n'a pas entendu, merde, merde, qu'est-ce que j'ai dit déjà, c'était tu si pire, je suis sûre que c'était pas si méchant, merde, pourquoi je me rappelle pas ce que j'ai dit, crime, c'est fort ça, pourquoi ça m'arrive toujours, ayoye, je suis la pire.*

– Allô Félie.

Justin Bieber

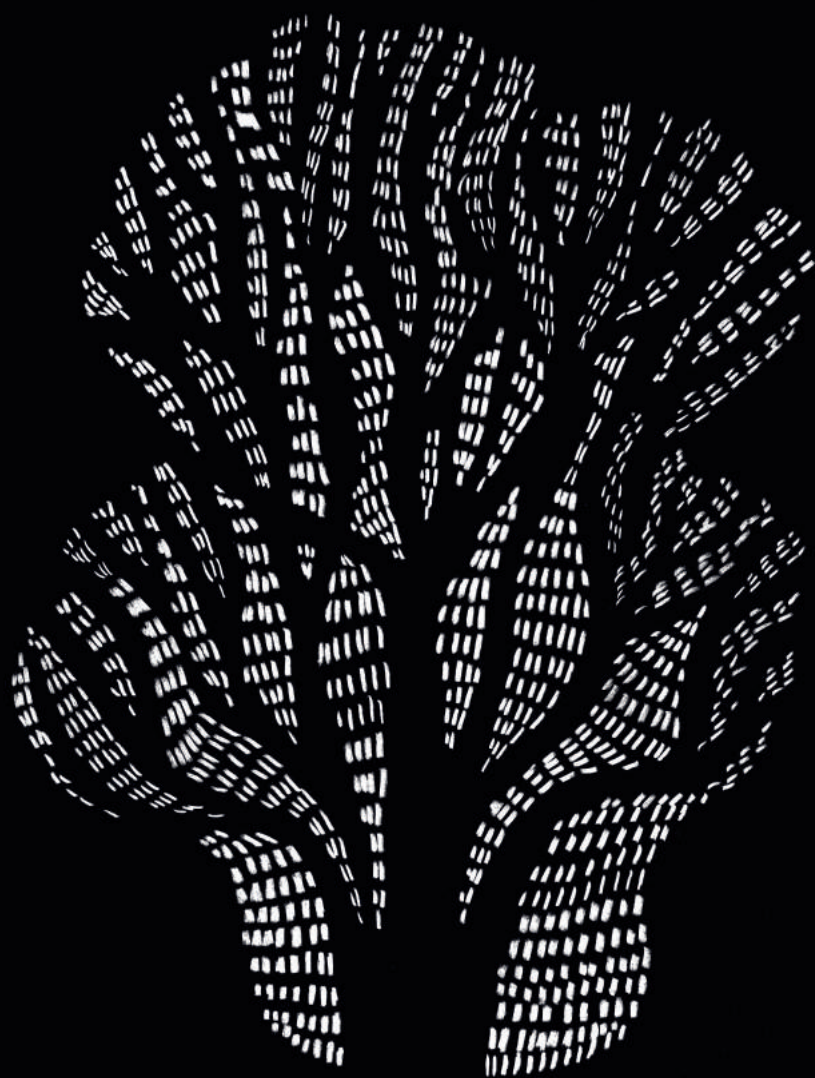
Toutes mes coupes sont sales. On boit du rouge dans des tasses en attendant le début de la prévente des billets pour le show de Justin Bieber. Depuis que son album est sorti à la Saint-Valentin, c'est la soundtrack de toutes nos soirées.

Le soir du spectacle, je vomis dans le stationnement du Centre Bell avant même qu'on puisse entrer. Les filles me ramènent chez nous et passent leur temps à dire qu'on a sûrement pas manqué grand-chose, qu'il chante sûrement mal en vrai. C'est le début novembre et on gèle, mais elles ne chialent pas même si ma fenêtre est baissée pendant tout le trajet.

On a appris le lendemain que Félicia était au même show, assise deux rangées devant nous. Une esti de chance qu'on n'est pas allées.

*'Cause if you like the way you look that much
Oh baby you should go and love yourself*

Quand on est ensemble, on sait qu'on peut toujours se coucher devant le calorifère et faire semblant que c'est un coucher de soleil.



thème et variations bipolaires

RACHEL LAMOUREUX

courir, encore, un lundi soir, à l'urgence,
se dépêcher d'aller attendre qu'on nous sauve.

il y a beaucoup de bonheur à trouver dans la colère,
huit heures durant,
le dos collé à la banquette en cuvette, les épaules voûtées
par le temps gaspillé, et cette impression
de revendiquer ce qui nous appartient,

ceci m'appartient,

le calme,
l'envie de ne pas vouloir mourir.

ceci m'appartient,

les soirs de semaine tranquilles,
et les rêves usés de vie banale.

parfois je suis immense, je parle fort,
je suis pressée d'en finir
avec l'émoi et le devenir.
je vais à la rencontre des promesses,
j'ai de la vie pour faire un monde, de la parole
pour articuler les membres d'une révolution, pour bâtir
sur papier des structures éphémères,
pour partir en guerre, en revenir aussi,
ce serait une victoire, contre l'inaction.

parfois je suis défaite, j'avance friable,
je suis pressée d'en finir
avec la honte et le mépris,
je fuis les soirées, les gens, leur façon
de traverser la vie, je ne saurais quoi leur dire,
bonjour, je suis vide pour moi-même
si j'ouvrais la bouche, ils entendraient le bruit de ma détresse,
la musique creuse des boyaux que l'on tord
comme si du rien pouvait surgir de l'être.

peut-on s'ingénier à demeurer en retrait
sans disparaître absolument ?

j'ai connu des moments où la pensée de penser
provoque l'effondrement
de ce qui permet le lien entre la matière-monde
et l'espace intérieur du je.

dire *je* devient blasphématoire,
en moi ne réside plus rien sinon la perte
de ma substance vers le centre, l'implosion du calme
dans les bas-fonds de la conscience, l'écoulement
de l'équilibre mental dans la béance d'un mal-être
qui opère à la manière d'un vertige,
d'une envie urgente – irrépressible – d'en finir
avec tout ce qui permet cette brisure fondamentale.

attention :

le danger est moins dans la soumission à cet état de chaos
que dans le désir tranquille de vaincre, une fois
pour toutes, le chaos.

en ces temps, la fin devient l'exigence première.

il m'arrive de rêver à des choses simples, une place
où s'asseoir, un sourire qui ne fasse pas souffrir,
une journée banale, où les heures
se succèdent, où les contradictions
se résolvent d'elles-mêmes.

y a-t-il des gens qui se contentent d'être eux-mêmes ?

je n'ai jamais rencontré en moi le plaisir
de faire ma connaissance.
ce n'est pas que je nie ma valeur, simplement,
je me demande
où trouver la force de s'émerveiller
d'une identité morcelée.

le moi d'aujourd'hui ne se reconnaît pas dans celui d'hier,
il se cherche dans un immédiat fondé sur une suite
de catastrophes.

qui suis-je ?

le théâtre de mes humeurs.

me reconnais-tu, derrière le masque
de ma pharmacopée ?
je prends la dose nécessaire, j'avale
l'accalmie et le désordre.

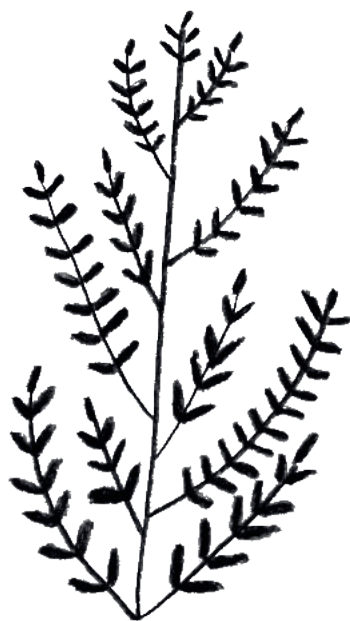
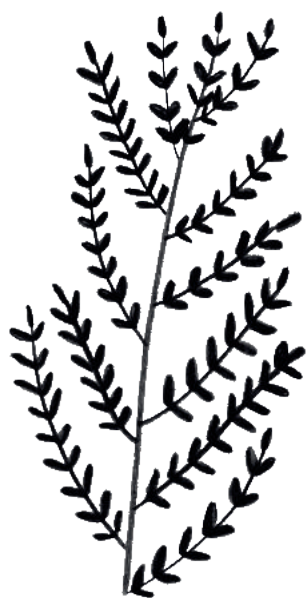
me voilà nouvelle, autrement.

je joue le rôle de celle qui va mieux,
je suis dotée du charisme des êtres
réservés, je contrôle mes effets.
je suis tranquille, je dérange
lorsque nécessaire.

me voilà guérie par un mal nouveau.

je suis désolée pour toutes ces fois
où je me confonds en excuses.

je suis désolée pour ce poème.



La robe bleue de Nicole

MARIE-ÈVE MARTIN

Avant de partir pour l'école, tu te regardes dans le grand miroir de l'entrée. Tu observes tes cheveux sombres aux boucles serrées qui s'emmêlent et cachent toujours de petits nœuds près de ta nuque ; tu les souhaiterais lisses et dociles comme ceux de ton amie Évelyne. Ton reflet te renvoie un sourire imparfait, troué par tes dents de lait tombées à l'automne. Puis, tu te retournes vers ta mère. Enveloppée dans son châle, elle boit son café avec lenteur. Tu t'approches, l'embrasses du bout des lèvres pour ne pas la briser, car lorsqu'elle émerge de la nuit, elle ressemble à un escargot qui a perdu sa coquille. Tu lui souris pour vous deux. Ton sac sur le dos, tu sors.

Dans la cour, tu enfourches le siège banane de ta bicyclette et t'amuses avec ton klaxon, même si, à sept ans, klaxonner, c'est bébé. Tu en profites pour faire du vacarme et crier à tue-tête sur ton croissant de rue qui te rend invincible parce qu'il porte le nom de Pasteur, ce grand savant qui a inventé les vaccins contre les maladies mortelles. Ta mère te l'a dit. Malgré ses yeux rouges et son teint blanc comme du papier, tu la crois ; malgré sa tête qu'elle tient entre ses mains

pour l'empêcher de tomber, tu lui fais confiance. Autrement, elle ne serait pas ta mère.

Arrivée à l'école, tu franchis le seuil de la classe en faisant de tout petits pas. De ton pupitre, tu aperçois la banderole épinglée par madame Nicole sur le haut de la porte. C'est écrit en grosses lettres : « La classe de l'amitié ». Ça te rassure. Tu te dis qu'ici, les enfants sont nécessairement gentils, filles et garçons. D'ailleurs, dès la rentrée, tu t'es efforcée de les aimer tous de manière égale. Mais les beaux cheveux d'Évelyne, blonds, semblables aux poils d'un pinceau, ont eu raison de ta détermination, et tu t'es collée à elle sans t'en rendre compte. Elle te le rend bien. Maintenant, on vous retrouve ensemble partout : dans les corridors de l'école, dans les toilettes, dans la cour de récréation, sur le croissant Pasteur. Vos mains s'entrelacent, vous ne vous lâchez plus. Évelyne partage ses jeux, te refile ses collations et, même, son berlingot de lait. Elle s'occupe de toi, c'est normal, elle a neuf ans.

De ton côté, pour ne pas la rendre jalouse, tu lui caches ton affection grandissante pour votre maîtresse, madame Nicole, que tu voudrais étreindre de toutes tes forces. Pendant les leçons d'écriture, tu observes ses paupières ombrées de poudre bleue comme le ciel que tu refuses de dessiner sur ta feuille. Mettre le ciel sur papier te semble impossible, car il

n'a ni angle ni forme ; il change toujours et, quand le soleil brille trop, tu ne le vois plus. Tu préfères les maisons. Plus faciles à croquer, elles surgissent sans effort de ta mine de plomb. Sous tes yeux, des lignes apparaissent, des briques, des toits pointus et des cheminées avec de la fumée pour garder au chaud les habitants. Tu traces toujours plusieurs portes sur tes maisons, même sur le mur arrière qu'on ne voit pas, pour que les enfants puissent se sauver s'ils veulent hurler ou si les mamans s'écroulent sur le plancher. Quand tu souhaites faire plaisir à Nicole, tu colories le ciel d'un bleu acier, comme la robe qui lui va si bien, et dont tu connais les plis par cœur. Lorsqu'elle la porte, tu observes le coton battre doucement son mollet à chacun de ses pas ; tu regardes sa taille ample ceinte d'un élastique, tu détailles sa jupe tellement plissée qu'en étirant le tissu, on pourrait y entasser deux maîtresses. Puis, tu oublies les phrases au tableau, les voyelles, les majuscules, les dessins. Tu oublies Évelyne.

Tu t'imagines lovée contre les jambes diaphanes de Nicole, la joue appuyée sur la peau de sa cuisse grasse. Sa jupe te recouvre, tu te sens légère tandis qu'elle continue la leçon pour les autres ; tu souris dans ton enveloppe de coton, chrysalide en bleu et blanc. Contre la jambe charnue de Nicole, tu te détends. Tu lui trouves une odeur de poudre de talc, de bonbons

qui piquent le nez, de poches de thé refroidies. Ça te rappelle ta grand-mère, rassurante, qui te réchauffe toujours avec son corps épais aux parfums usés. Sous la robe, tu ne penses plus à ta mère et à ses yeux rouges. Tu oublies son visage de pierrot et les larmes sur ses joues de porcelaine ; les blessures invisibles dans son ventre et dans sa tête ; les migraines, les dépressions, les bébés-anges, les mots que tu ne comprends pas. Tu oublies que ta mère n'a pas d'odeur une fois dissipée celle du café ; tu ne te demandes plus si elle existe encore quand tu ne la vois pas ; tu ne crains plus qu'elle s'efface comme un nuage dans le ciel. Sous Nicole, les escargots dansent, et tu leur chantes des chansons ; tu grandis doucement et tu souris pour toi toute seule.

*

Pour paraître intelligente devant Évelyne qui l'est plus que toi à cause de ses neuf ans, tu t'intéresses aux dictionnaires et aux encyclopédies ; tu lis la Comtesse de Ségur en te moquant des *Malheurs de Sophie* ; tu recopies les pages du *Petit Prince* pour exercer ta calligraphie. En cachette, tu saisis les mots comme tu les vois. Tu les couches à plat sur le papier, en lettres fines ou grasses, et tu les déchires pour former des boules que tu roules dans ta bouche. Quand ils sont beaux, tu les avales ; s'ils sont laids, tu les recraches

avec beaucoup de salive en pensant au concierge qui passe le jeudi. Bien sûr, Évelyne ignore que tu manges des bouts de papier, sinon elle ne te ferait plus confiance.

Ton amie prend au sérieux son rôle d'aînée : elle commande, et tu l'écoutes, même lorsqu'elle veut « faire pour vrai » et ne se contente plus de jouer à la police et au bandit. Maintenant, vous volez des gommes à effacer aux amis, vous cassez des crayons, vous découpez les vêtements d'éducation physique dans les vestiaires. Quand vous jouez à l'école, elle te frappe avec un bâton si tu te trompes en épelant un mot, ou elle te rentre la pointe d'un stylo dans la peau du ventre. Et vous riez ensemble, même quand tu as mal. Au jeu de la famille, tu deviens sa poupée : elle peut te bercer ou te lancer contre le plancher, ça dépend, l'histoire diffère chaque fois. Pour te récompenser lorsque tu t'amuses correctement, elle te donne des framboises en jujube qu'elle a plein les poches. Elle te rappelle souvent de ne répéter à personne vos règles secrètes, sinon elle te traitera de menteuse devant toute la classe, et tu risqueras de perdre tes dents d'un seul coup. Tu te tais. De toute façon, la vérité ferait mal à ta mère. Et tu ne saurais pas comment la lui dire, puisque tu ne comprends pas tout ce qui se passe entre Évelyne et toi. Tu sais seulement que vous êtes aimantées l'une et l'autre,

que si elle te jetait aux ordures, tu reviendrais vers elle, comme un petit chien retourne à son maître. Tu préfères donc raconter des mensonges à ta mère, lui offrir des dessins avec des ciels ensoleillés et lui sourire pour deux.

*

Tu grandis. Tu as neuf ans, bientôt dix. Évelyne en a presque douze et te dépasse d'une tête. Depuis qu'elle te montre ses seins et les poils entre ses jambes dans le boisé derrière sa maison, tu peux l'appeler Ève. Elle dit que vous êtes des intimes et t'apprend des jeux de contact, car c'est normal de pouvoir se toucher quand on s'aime autant et qu'on se fait confiance. En te caressant la poitrine, elle t'explique comment palper ses seins, d'abord du bout des doigts, puis avec la paume entière. Le jour où elle plaque ses lèvres contre les tiennes, tu figes un peu. Les fois suivantes, elle pousse sa langue à l'intérieur de ta bouche, et tu la laisses faire pour qu'elle ne t'enfonce pas encore des pointes de crayons sous la peau. C'est chaud. Mouillé. Tu te demandes si tu aimes ça. D'autres fois, elle te touche à travers ton pantalon, te montre sa vulve, t'oblige à embrasser ses poils sombres comme s'il s'agissait d'un bébé chat. Tu hésites toujours, mais tu obéis. En continuant à t'offrir des collations sucrées, en menaçant à la blague de

raconter à ta mère que tu n'es qu'une petite menteuse de rien du tout, elle te tient entre ses mains. Bien sûr, tu souffres toujours un peu quand elle te menace, mais tu te consoles en te disant que tous les amis de l'école se font de la peine de temps en temps. D'ailleurs, il en va de même pour les parents, l'un dirige, l'autre plie. C'est simple, l'amour. Évelyne te l'a si souvent expliqué.

*

Depuis quelques mois, Évelyne te suit partout, même dans ton sommeil. Tu rêves que tu es étendue près d'elle. Vous vous faites dorer dans un rayon de soleil avec les chats de ta grand-mère. Tu portes une chemise de nuit en coton, entrouverte sur ta poitrine. Ton amie se prélassa sur le ventre, montre ses fesses nues aux passants. Son sourire parfait étincelle dans la lumière ; le tien se décompose alors que tes dents de bébés tombent sur le sol en émettant des cliquetis. Évelyne les ramasse en ricanant, puis les donne à manger aux oiseaux qui cessent de chanter. Tu te réveilles, frissonnante.

Tu te lèves. Comme d'habitude, tu déjeunes, tu t'habilles. Dans le miroir de l'entrée, tu examines tes cheveux bouclés serrés et tes paupières poudrées. Tu souris avec tes dents d'adulte qui n'ont pas fini de

pousser. Tu embrasses ta mère, replaces le châle sur ses épaules courbées.

Dehors, tu enfourches le siège banane de ta bicyclette devenue trop petite. Tu pédales à toute vitesse vers l'école sans regarder s'il y a des voitures. À onze ans, tu crois encore que le croissant Pasteur te protège. Mais ce matin, le ciel est jaune, comme si le *Petit Prince* avait allumé des réverbères sur ta rue. Tu te demandes si le soleil s'éteint quand l'amour fait trop mal. Et si les robes bleues rendent heureux.

Je suis l'ombre d'une femme

LAURE HENRI-GARAND

je n'ai qu'une chaise à la place des reins pour rester debout
Roxane Desjardins

dans la file décousue
onze coups déposent sur moi leurs habitudes

ça éclate comme un mardi comme un dimanche

l'assaut se penche pour ramasser les billes courantes
je promets d'avaler les chants poisseux

debout sur mon banc en miroir
une fausse piste applaudit
j'attends les deux mains sur la vitre que la cire s'essouffle

on ne voudra pas de ces ailes de métal

entre deux cafés un corps énorme
je me trompe de reflet
je me trompe d'enclume

je suis l'ombre d'une femme qui frappe sur le mur

la faim molle et élastique
s'écrase derrière moi sans pleurer
un goût de savon me regarde
essayer la violence

l'air se méprend se recouvre de tous les rouges fermés
il y a une étrangeté qui brûle

c'est une erreur
comme un oiseau dans une maison

il s'agirait de voir si
ma peau recouvre l'essentiel de mes organes
des ongles longs se rassemblent pour discuter
de ce qui reste

une goutte de chlore sur ma langue sèche

je voudrais que mon silence soit pudique
il pèle entre mes mains
il écope

je n'ai rien fait pour perforer la nuit

sous mes yeux en craquement
la pluie est illisible
je glisse ma tête dans l'interstice comme si j'avais
une manière d'être

couler la viande dans le moule et le moule dans la trêve

le son du verre précipite ma peur sur la brique
au-dessus de tout le monde
un cerne que j'arrache comme on aspire un liquide

je revendique la paternité sans la voir
le temps de sarcler la honte
allumer le ressort
des gestes huileux remontent le long de mes côtes

refaire encore la même écorce à l'image d'une coupure

je suis assise sur le trône d'un écrasement

tous mes balancements se fondent dans le paillis
je n'ai pas consenti à mes doigts échanrés
une autre femme se désagrège

je sens un rire se former entre les nuages

un rire idiot aux racines mortes

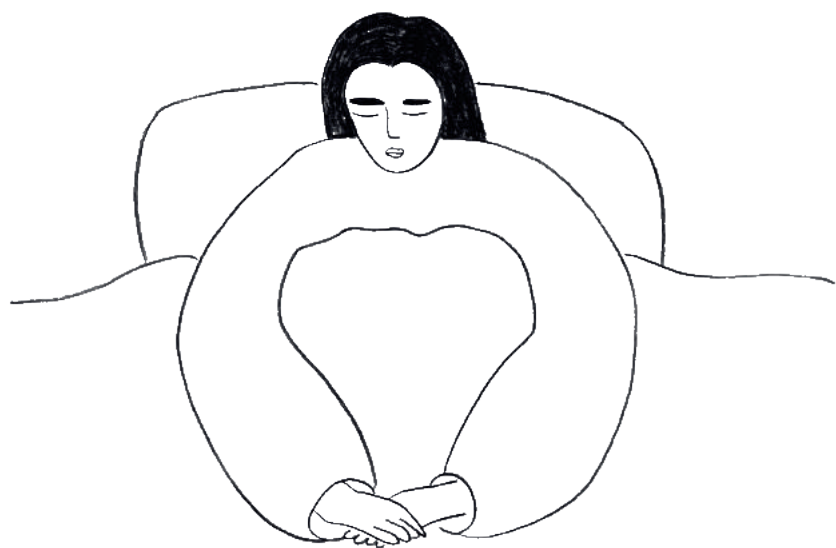
l'après-midi ne sait pas entamer les berges
de l'hésitation

le fond de ma pensée s'étouffe avec le même entrain
qu'un essaim de chaises dépeçant la grève

ma bouche est ouverte
ma bouche reprend les gestes posés en crampe
gonfle avec l'inertie

double denrée opaque

je me demande parfois si ce n'est pas là
mon seul bonheur
recopier la plaie



SOUS-SOL

MARIE-ANNE MORIN

TABLEAU I

Il n'y a pas de musique dans ce texte puisque les personnages n'en possèdent aucune.

*

Dans le sous-sol anonyme d'une église d'Anjou, plusieurs personnes assises et rassemblées sur des chaises grises de type pliable. Elles font face à ce que nous pourrions appeler une scène, un espace vide où un homme debout, avec son fessier légèrement accoté contre une table grise remplie de feuilles éparées, s'efforce d'écouter. Devant eux, également disposées, deux chaises. Pour l'instant, elles sont occupées par Barry G. et Jean-Claude V.

BARRY G. – ... et pis c'est là que... que j'ai dit... qu'elle pouvait ben crever... que je voulais pu la voère.

JEAN-CLAUDE V. – C'correct... faut qu'ça sorte !

Barry G. s'interrompt, l'émotion de son aveu le domine. Il dirige sa grosse main remplie de chevalières immenses de mauvaise qualité vers sa bouche avant de prendre deux gorgées de café-filtre-froid. Sa main tremble. L'homme à ses côtés, Jean-

Claude V., porte sa main à l'épaule de son ami Barry G.

INTERVENANT – C'est ben correct Barry. Prends ton temps.

BARRY G. – Ah ben pfff... j'pense que j'ai fini pour aujourd'hui.

INTERVENANT – Ok, c'est ben correct Barry. Merci pour ton intervention, de ton honnêteté surtout. J'aimerais ça rappeler que lorsque nous avons, disons, nos moments fragiles, les paroles dépassent trop souvent notre pensée... la violence verbale fait mal... il faut en être conscient, comme Barry, que nos proches sont les premiers à en souffrir... ah ouais, j'allais oublier merci aussi à ton parrain, Jean-Claude V. Bon, aujourd'hui je vois beaucoup de nouveaux visages et j'aimerais en entendre quelques-uns, ceux qui veulent, bien sûr.

Un écho s'apprécie, puis un silence emplit le sous-sol. Les habitués taciturnes regardent vers le plancher en époxy. Une femme, Maria F., se lève et se place aux côtés de l'intervenant.

MARIA F. – Bon fait que c'est ça, en fin d'semaine...

INTERVENANT – Maria... s'il vous plaît.

MARIA F. – Ah come on darling... (*se résigne*). Bonsoir tout le monde, je m'appelle Maria Fabrini parce qu'il en a plus qu'une icitte y paraît.

TOUT LE MONDE – Bonsoir Maria.

MARIA F. – So, je m'appelle Maria F. et je suis une gambleuse. J'ai pas encore de parrain/marraine, so, j'vais faire ça toute seule à soir, by myself. On est début avril et j'ai plus d'cash ... (à demi-mot) pathetic. Hier soir j'suis allée au Café lounge dans Villeray pis j'ai joué aux machines. Y'avait une p'tite gang de jeunes qui me parlait durant toute la soirée, au bar, pis là je leur racontais mon rêve. J'ai juste besoin d'un peu de cash down pour ouvrir mon hôtel, mais j'peux pas...

Une douche de lumière descend sur Rodolphe Bernard. Assis silencieusement sur sa chaise pliable, les bras croisés, il la juge en messie. Il commence par une proie facile : Maria F. Pour lui, elle n'est *qu'un cas désespéré qui veut pas gagner sa vie comm' un adulte responsab'*. Elle *s'plaint ! Sans rien faire et s'met elle-même dan'marde*. Il tourne son regard vers Luc, celui-ci sourcille comme pour lui dire *j'te l'avais dit*.

TABLEAU II

Parking de l'église. On voit s'agglomérer et puis se dissiper en petits groupes les membres. L'intervenant reste devant la sortie, montrant sa disponibilité à ceux et à celles qui semblent les plus fragiles. Peu à peu les gens le quittent.

LUC – Pis mon Rodolphe, comment t’as trouvé ça ?

RODOLPHE – Bah... j’sais pas Luc, moé l’monde qui s’plaignent pis qui font rien...

LUC – Ben voyons Rodolphe, on a tous nos problèmes.

RODOLPHE – Ouais, mais ça travaille pas s’monde là pis ça flobe du cash dans des machines à sous ou des bets sportifs ou ben du... du... poker en ligne pis après ils s’plaignent ! Moé c’pas la même affaire...

LUC – Ok, ok. Moi, j’veux juste t’aider Rodolphe, j’pensais juste que ça allait t’aider... avec les histoires d’autres parsonnes qui vivent des problèmes avec l’argent.

RODOLPHE – Ouais, mais j’ai pas de problème d’argent... Anyway, mon Luc faut j’part’. Ginette doit m’attendre... a va trouver ça bizarre que j’sois pas r’venu, a connaît mon horaire, tsé. (*Rires*)

LUC – Ouin c’tait p’tête pas la meilleure place, mais c’est la meilleure que j’ai trouvée sur internet... Écoute Rodolphe j’voulais pas t’insulter en t’invitant icitte à soir.

RODOLPHE – C’correct Luc. J’suis ben correct. Faut pas commencer à capoter parce que j’étais un peu paniqué l’autre fois. En tout cas, faut vraiment j’part’ !

LUC – Ok... bon, ben on s'voit à job ?

RODOLPHE – Oui, je recommence mardi soir, on va p'tête se croiser. Salut là !

TABLEAU III

Une fois la porte de garage redescendue complètement, Rodolphe la scrute soigneusement. Son luminaire avec détecteur de mouvement s'éteint. Un semblant de nuit se fait sentir, le parfait moment pour une larme orgueilleuse. Incertain, il recommence trois fois la manœuvre.

GINETTE – Pense qu'est fermée Rodolphe...

RODOLPHE – Ah ! (*Apeuré*)

GINETTE – Minou, t'étais où ? J'arrête pas de t'appeler !

RODOLPHE – J'tais... je suis allé prendre un (*raclant sa gorge*)... un café avec Luc.

GINETTE – Tu r'commences à m'faire des cachettes ou ben ?

RODOLPHE – (*Irrité*) Voyons Ginette, arrête la paranoïa ! Quand j'te dis que j'tais avec Luc, j'tais avec Luc, calvâsse...y reste-tu à souper ?

GINETTE – Ben oui tu sais ben ! J’veais te l’faire chauffer. Fa-s attention avec tes bottes, pis lave-toé les mains !

RODOLPHE – Oui, Oui...

*

Des cuisses de poulet. La poitrine, c’est mieux. Tout le monde, sauf Ginette, sait que la poitrine c’est mieux.

GINETTE – Rodolphe...

RODOLPHE – (*Supris*) Quoi ?

GINETTE – Le psychiatre a appelé, t’as ton rendez-vous de suivi le... le... maudine elle est où ma feuille... ah bon... le 19 mai à 10h15.

RODOLPHE – Tu sais ben que j’r’tourne pas là, moé !

GINETTE – T’as pas l’choix, on était d’accord, c’t’important. Faut qui vérifie pour la médication... Pis ça va te faire du bien de parler un peu. T’es fermé comme un... bœuf. Toute façon, j’ai déjà confirmé avec la secrétaire.

RODOLPHE – Calvâsse, Ginette ! Peux-tu ben pas t’mêler d’mes affaires.

GINETTE – Quand tu s’ras capable de faire le ménage, le souper pis l’épicerie, ça va m’faire plaisir.

RODOLPHE – Ginette !

GINETTE – Ah laisse faire ! J’va m’coucher j’suis fatiguée. Penses-tu être capable de ramasser ton assiette ?

Elle quitte. Sans la réponse. Rodolphe recrache sa bouchée de poulet dans sa napkin tandis qu’une bouffée de chaleur se fait sentir à la poitrine et à la nuque. Il pense à la porte de garage, à une douche, mais il se réfugie au sous-sol.

TABLEAU IV

La lumière bleuâtre du vieil ordinateur de Rodolphe accentue ses cernes et sa peau ridée. L’impatience monte, ses doigts resserrent tour à tour les contours de la souris d’un blanc jauni et l’accoudoir de sa chaise à roulette. Les néons du sous-sol éteints, il s’était promis que ça allait être rapide. Rodolphe dirige son curseur vers ses favoris pour sélectionner son site préféré : La Maison des Encans. Plus sophistiqué qu’Encan Québec et souvent bien plus dispendieux en raison de la qualité des objets.

Rodolphe détestait les vendeurs du dimanche qui ne prenaient pas la peine d’indiquer une description complète. Ces boîtes anciennes devaient dater de la

décennie qui l'intéresse, la fin des années trente. Il est supposé d'arrêter les achats inutiles. Pour le moment la mise est encore basse. Spontanément, il renchérit à vingt dollars. *Parce que vingt dollars, c'est rien.*

*

Un demi-jour se révèle dans les fenêtres basses de la cave, toujours éclairée par la lumière phosphorescente, Rodolphe empoigne l'accoudoir de sa chaise. Vidéo d'une femme vulgairement blonde aux seins lourds. Assise lascivement sur une moto rouge à l'intérieur d'un garage sale et gris. La jouissance étouffée, il reçoit un courriel : les boîtes laquées lui reviennent. Prix final : 340 \$.

TABLEAU V

La télévision indéfiniment allumée depuis la pandémie. LCN et son information en continu répand désormais un bourdonnement naturel pour le bungalow marron des Bernard.

GINETTE – Veux-tu ben m'arrêter ça deux minutes ? Ça répète toujours la même affaire, pu capable !

RODOLPHE – Toé, arrête ! J'veux savoir si j'vais perdre ma deuxième job.

GINETTE – (*En retrait, au téléphone*) Non... c'est Rodolphe. Y'est pas du monde depuis qu'il a perdu sa job à la commission scolaire... ben y continue d'être payé pour là... ah ça j'sais pas... ouais, mais il commence à avoir peur à cause de l'hôpital...

RODOLPHE – (*Très fort*) J'AI PAS PEUR, J'VEUX JUSTE PAS ATTRAPER C'TE CRISS DE MALADIE D'COVID À MARD' ! (*Plus bas*) Criss de chinois qui mangent n'importe quoi !

GINETTE – Ben non j'sais t'as pas peur... (*Plus bas, au téléphone*) y'est plus du monde... y dort plus, pis j'sais pas c'est quand la dernière fois qui m'a collée... Pis y'arrête pas d'acheter c'est redevenu compulsif... nenon je sais... mais là y fait plus d'revente, y fait juste accumuler des vieilles affaires... ok pas d'trouble... nenon c'est ben correct faut que j'passe ma balayeuse de toute façon... ok... oui c'est ça, on s'appelle.

RODOLPHE – Qu'est-ce que t'as encore été radoter à Diane ? Hein?

GINETTE – Rien pantoute. Calme-toi minou...

RODOLPHE – C'pas de ses affaires, ok ?!

GINETTE – Ben voyons Rodolphe, c'est ma sœur, a s'informe de nous autres...

RODOLPHE – Calvâsse, j’ai perdu ma job de concierge, qu’est-ce-tu veux radoter d’plus ? J’tanné de ça, batinse !

GINETTE – On va-tu prendre une marche, ça nous ferait du bien, ok ?

RODOLPHE – Une marche ? C’est pour le monde qui s’pognent le cul des MARCHES. Des marches... j’veis aller faire l’ménage dans l’garage, classer les affaires que j’ai achetées la s’maine passée.

GINETTE – En parlant de ça... tu penses pas que tu devrais slacker un peu, hein minou ? On sait plus où mettre les pieds là-d’dans...

RODOLPHE – (*En se levant du divan*) Heille, j’suis en train d’m’monter une belle collection là. Pis de toute manière c’est qui qui l’a gagné cet argent-là, hein Ginette ?

La télécommande comme un projectile au milieu du salon. Silence parasité dans le plain-pied d’Anjou. Les pas fatigués de Rodolphe se dirigent vers la porte donnant sur le garage. Ginette pleure un peu, mais pas trop, elle doit passer sa balayeuse.

TABEAU VI

Notes évolutives du patient Rodolphe Bernard.

Première rencontre avec le Dr. Léonard Lavigne,
7 avril 2020

Depuis son premier épisode psychotique le 6 avril 2020, M. Bernard démontre une rigidité à reconnaître la situation de sa santé mentale. Dès son hospitalisation dans notre institut, M. Bernard a pour mécanisme de défense le déni. Il a nié avoir eu un épisode psychotique sur son lieu de travail (hôpital Maisonneuve-Rosemont). Selon nos informations, recueillies auprès de son collègue Luc Boissonneault et de sa femme Ginette Bernard, le patient Rodolphe Bernard se serait dirigé vers le couloir d'un bâtiment annexe, et ce, après sa pause de 23 h 45. Il aurait signalé à son collègue Luc une présence suspecte. Après une vingtaine de minutes et deux appels au walkie-talkie sans réponse, M. Boissonneault se dirige sur les lieux et y découvre M. Bernard avec des blessures, de type ecchymoses, aux tempes. Son discours était confus, selon M. Boissonneault. Il répétait en boucle des phrases peu compréhensibles aux sujets suivants : François Legault, la COVID-19, la peur de manquer le prochain encan, la peur de se faire voler sa collection et l'argent. Sur le chemin pour l'institut, il aurait évoqué aux ambulanciers la mort de sa mère et qu'il ne voulait pas rater sa fête, qu'elle

avait eu 83 ans hier. Sa femme nous a confirmé qu'elle était morte depuis maintenant 4 ans. Lors de notre première rencontre, M. Bernard, après avoir nié sa crise psychotique, décide d'évoquer ses activités de la vie quotidienne. Il me parle de ses emplois, mais surtout de celui qu'il a perdu le mois passé. Il exprime de la frustration. Il change de sujet rapidement pour me parler de ses passe-temps. Il m'évoque sa collection d'objets des années 30. Il dit avoir accumulé au-dessus de 200 pièces de collection. Il souhaite faire un musée d'antiquité qu'il appellerait « Chez Huguette », en l'honneur de sa mère. Lors de notre entretien, il fixe souvent la porte et se lève pour la fermer à trois reprises. Il fait la même chose pour l'armoire de son placard de chambre. Notre prochain rendez-vous est le jeudi 9 avril 2020. Pour les prochains jours, il intégrera les activités de discussion du groupe T.O.C.

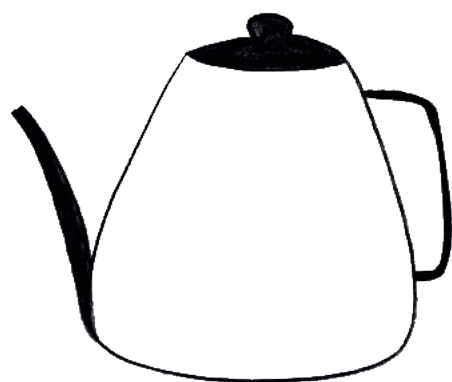
Dr. Lavigne

ÉPILOGUE

... et, une fois de plus, au rythme d'aucune musique, les personnages de ce texte nous déçoivent. *On écrit les voix et pas les sons*. Mais alors, quelle voix dissonante le chagrin-tripes de Rodolphe renferme-t-il ?

*

Le mur et son plâtre gris acier expérimentent une étonnante libération, quelle décharge ! Celle que Rodolphe aurait pu prendre plaisir à se payer. Ne sachant pas viser, Rodolphe tire derrière lui, probablement par lâcheté. Comment expliquer ça à Ginette ? En chemin pour la poste – il attend toujours un colis – Rodolphe trouvera bien quelque chose.



Un grand silence comme ornement

MÉLISSA FERRON

Je vis sur une planète minuscule où le mot « Homme » s'écrit avec un *h* majuscule. La lettre ressemble à une guillotine : la lame s'abaisse quand on la contrarie et *schlak !* les têtes roulent, la gueule grande ouverte et les yeux pas encore éteints. Ils regardent le bleu du ciel et la course des nuages, la déchéance du monde et la main du bourreau.

Un tiers, même plus, mais on a cessé de compter, les chiffres, ça se déroule à l'infini. C'est un tapis ensanglanté sur lequel on s'essuie les pieds. *Welcome home, est-ce que je peux prendre votre manteau ?* C'est une laisse pour nous garder attachées longtemps, la corde au bout de laquelle on meurt étouffées.

*

La vie d'une femme, c'est comme une roulette russe. Un jeu de hasard où celui qui tient le gun nous susurre des « je t'aime » en faisant tourner le barillet. Le projectile est toujours là, dans une des chambres du cylindre, on le sait, il nous menace fâché noir, mais on ignore le délai qui nous sera accordé.

Clic, on est safe, *clic*, ce n'est pas encore notre heure, puis *pow* ! le troisième coup nous éclate la cervelle. Et le masculin l'emporte.

*

Une femme tuée tous les deux jours et demi. Plus d'une « chance » sur deux que ce soit par des mains d'homme, des mains amantes, des mains qu'on a baisées, des mains devenues étau et armes fatales. Une statistique si effarante qu'on parle de « réalité courante ». Crisse ! Une réalité courante, ça devrait être les urgences bondées en période grippale, les oiseaux qui volent en V, les seins qui s'affaissent et les dents qui jaunissent, les trop nombreuses défaîtes du Canadien – ben non, la coupe Stanley, ça sera pas cette année ! – une pelouse piquée par les pissenlits, le trafic sur le pont Champlain à toute heure du jour – arrêtez de klaxonner, ça avance pas plus ! – les Perséides au mois d'août, le givre sur le windshield, les Québécois en Floride qui se dorment la couenne, les menteries des politiciens, *l'éducation est une priorité pour notre gouvernement*, les enfants qui ne font pas leurs devoirs – ils n'avaient pas le temps –, la hausse du prix de l'essence, un entrepreneur crosseur, la gouttière qui bouche, les amours adolescents, les trottoirs mal déneigés à Montréal, les nids-de-poule au printemps, les fleurs qui fanent, et encore, c'est censé englober

toutes ces petites choses du quotidien, bonnes ou mauvaises, qui *existent*. Ce n'est pas normal que ce soit « courant » pour une femme d'être tuée parce qu'elle n'est pas née homme. Adam et sa côte, Ève et la pomme, le serpent et le péché originel, c'est une histoire désuète. Être femme, ça ne devrait jamais être une tare, un motif, une menace en soi.

« Jusqu'à ce que la mort nous sépare », ce ne sont pas des paroles d'amour dans la gueule d'un gun. Jamais.

*

Je vis dans un pays où trois femmes sont tuées chaque semaine. Au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit. La Trinité devient chapelet morbide ; « amen » châtié d'un coup de fusil. Ces femmes paradedent. Elles sont foule de parapluies tristes, les traits camouflés. Anonyme. Sous la toile tendue, peut-être que le visage est délicat ou disgracieux, ridé ou tavelé, ciselé d'un sourire ou malheureux à pierre fendre. Je ne le connais pas même s'il est pluriel, même s'il se reflète partout autour de moi comme la lumière diffuse d'un réverbère dans une flaque d'eau. Là, il gît dans un champ à Yamachiche. Le vent lui caresse presque tendrement la joue. Ici, il fixe le marteau sanguinolent qui l'a défiguré pour toujours.

Plus loin, il est recouvert de marc de café, de papier cellophane, de vieux Kleenex, de Q-tips, de bas de nylon filés et de pelures de clémentines. Le couvercle de la poubelle lui cache désormais la grisaille des gratte-ciel. On dirait des pierres tombales sans épitaphe. Ça tombe bien : on ne pourra pas l'identifier. Plus près de moi, chez nous, à quelques mètres de ma chambre, il ne ressemble plus que vaguement au visage de celle qui m'a portée.

L'endroit le plus dangereux pour une femme, c'est sa maison. Et on nous prévient, lorsque nous sommes encore enfants, de ne pas ouvrir aux étrangers. Même qu'on nous berce en nous racontant les histoires des *Trois petits cochons* et du *Petit chaperon rouge*. « Faut jamais ouvrir la porte au grand méchant loup, jamais ! » Il faudrait plutôt nous dire le secret de la mort qui guette entre nos quatre murs. C'est elle qu'il faut craindre. Celle qu'on connaît.

*

Dans l'autobus, une femme entre deux âges est assise à mes côtés. Ce soir, ce sera peut-être son tour. Elle mourra dans un incendie ou battue à mort, démembrée, désarticulée ou étouffée à mains nues. On l'attendra, caché dans un garde-robe, sous le lit ou attablé devant le souper qu'elle aura cuisiné. On lui

empoignera les cheveux, *viens icitte, toé !*, pis on lui étampera la face, une fois, deux fois, trois fois, dans le mur du passage, tiens, *mon ostie de salope !* On lui plongera la tête dans la cuvette des toilettes. Elle toussera sûrement, se débattrà, mais on s'en câlisse : c'est une femme, juste une femme. On la fera ensuite marcher à quatre pattes comme la chienne qu'on voit en elle. On lui hurlera après en lui assénant des coups de pied dans les côtes, *tiens, ma tabarnak ! Ça t'apprendra à m'obstiner !* On aimera l'entendre chigner pis supplier. Ça nous fera sentir tout-puissant, en contrôle d'une situation qui pourrait nous échapper si on n'y prenait pas garde. On la punira d'une claque sur sa grande gueule, encore et encore, pour lui rappeler son statut d'être inférieur. On la violera. On la marquera de bleus, comme on brûle une vache au fer rouge. On l'enculera parce qu'on en a envie, parce qu'on en a décidé ainsi. Chacun de nos coups de reins veillera à lui rappeler qu'elle n'est rien, rien du tout sans nous. Et si jamais elle trouve un peu de courage en elle pour crisser son camp, on la retrouvera, n'importe où, n'importe quand, ça prendra le temps que ça prendra, mais on finira bien par la débusquer, l'enfant de chienne. Et alors, quand elle nous verra la face, qu'elle nous reconnaîtra, *salut, chérie, c'est moi*, on la tirera à nous parce qu'elle est notre chose, pis on la tuera. *On fera pas rire de nous autres de même certain ! Et encore moins par une crisse de plotte ! Elle n'aura eu que ce*

qu'elle méritait. Puis on se lavera les mains, rassuré d'avoir fait ce qu'il fallait. « Une de perdue, dix de retrouvées », pensera-t-on en se regardant dans le miroir. On passera à la suivante. *Next !*

*

Je vis dans un pays où trois femmes sont tuées chaque semaine. Elles s'appelaient Josiane, Marylène, Ophélie, Nathalie, Kim, Chloé, Isabelle, Ying, Claire, Laurence... Innombrables, elles s'alignent et bientôt la file devient pile, colline et puis montagne d'os blanchis. Au printemps, leurs cadavres fleurissent les cimetières et les cercueils résonnent musique étouffée. Désormais porte close, des voix sont mortes et enterrées. Elles ne possèdent plus que le silence comme ornement.

Chacun d'entre nous est l'enfant de l'une d'entre elles. Le meurtre est une étrange filiation.

Ma mère à moi s'appelait Nicole.

un dernier jeu

MARILYNE BRICK

évincé de la marge
le père
affamé par ses principes
refuse de jouer

le rire des enfants s'enraye
parmi les boîtes de carton
le silence s'éparpille

la mère ramasse les miettes
sans y penser
personne ne viendra après

quitter un avenir en jachère
nourrir leurs sourires candides
la corde au cou

elle leur répète
gardez le nécessaire
ce n'est pas un jeu

pour le père
les super-héros mis à pied
ne sont pas essentiels

les poupées et les fusils
resteront eux aussi derrière

l'enfant refuse

comment jouer
sans béquilles

il faut apprendre à parler
lorsqu'on a les mains vides

la maison se vide
quelques pièces tombent

le père sous la douche
ignore la mère qui hache des oignons

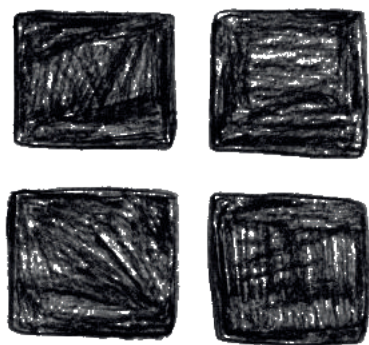
du toit le garçon regarde
cette route qui les attend

la petite fille ne veut pas
abandonner comme eux
ses larmes

un dernier jeu
sans rire
dehors

elle ne donne pas le choix à son mari
renie ses convictions
ressort les cravates
les vestons aliénants

pour retourner à la case départ
lance les dés



Regarder mourir le jour cadré
dans une fenêtre

Everyone Must Stand Alone

MÉLINA BOUCHARD

C'est la première fois que je vois Antoine sur scène, sous une perruque blonde décolorée. Ses doigts s'agrippent au microphone pour ne pas lâcher prise. Soumis à la chaleur des projecteurs et acclamé par l'auditoire impatient, c'est un Antoine souriant, soulagé et libre qui s'épanouit devant moi.

Assise à l'écart, seule à une table pour deux, je remarque les genoux d'Antoine qui tremblent et la sueur qui perle sur son front. Les paillettes de sa robe violette vibrent au rythme de l'enthousiasme inépuisable de la foule qui hurle, les joues déjà rosies par les pichets de sangria en spécial à « deux pour un ».

Les pommettes accentuées par la poudre bronzante, les gants blancs, les confettis et les plumes transforment mon fils en personnage flamboyant et excentrique. Les spectateurs acclament son chant et l'originalité de son costume. Ses jambes élancées se dressent avec assaut et confiance.

Son rouge à lèvres magenta s'agence parfaitement avec la musique pop remix de Madonna. De loin, je remarque le fard à joues qui suit les mouvements saccadés de son visage heureux, sans fissure ni défaut.

Armé d'un pinceau et d'une brosse à sourcils, un Antoine tout jeune s'aventurait dans ma trousse à maquillage. Un petit trésor interdit et enfoui sous le lavabo, bientôt déterré.

Ma maudite, c'est à cause de toi si notre fils s'amuse à jouer les tapettes en cachette ! C'est ça qui se passe quand tu laisses traîner ton maquillage dans la salle de bain. Pis les enfants, ben c'est curieux et ça touche à tout !

Au début, le maquillage, ce n'était que pour plaisanter, un simple passe-temps aux allures innocentes. Le père fulminait entre les murs du foyer lorsqu'il découvrait les mouchoirs tachés de couleurs et de vernis sous le lit de notre benjamin.

Je reconnais mes chaussures à ses pieds. Talons hauts, achetés l'été dernier, en solde, pour le mariage de ma nièce. J'ai eu l'excellente idée de torturer mes pauvres pieds dans ces escarpins roses toute la soirée. Les ampoules causées par celles-ci m'ont ridiculisée devant mon mari.

Voyons donc, Nadine, veux-tu ben me dire pourquoi t'as dépensé une fortune sur ces foutus souliers ? T'es même pas capable de marcher dedans comme du monde. T'es rendue trop grosse pour ressembler à une guidoune de même. De retour à la maison, ce soir-là, sous les critiques agressives du père de mes garçons, je jette mes escarpins dans le fond de mon placard, ainsi que ce

qui reste de ma gêne et de ma rancœur.

Avec surprise, j'assiste à une douce union entre Antoine et mes chaussures scintillantes. Rose sucette, barbe à papa, cocktail Cosmopolitan. Devant moi se dresse le portrait de mon plus jeune, qui se déhanche sur scène, chaussé de mes talons aiguilles. Personne ne remarque l'éclat dans son regard, noyé sous les faux cils ornés de plumes et de brillants, et encore moins du mien.

Life is a mystery, everyone must stand alone.

C'est un Antoine nouveau qui s'exhibe à la foule. Un Antoine qui ne chante pas en secret dans la voiture, les fenêtres montées en pleine canicule. Un Antoine qui ne répète pas des numéros de danse en sourdine dans le garage ni chauffé ni isolé en plein hiver. Un Antoine qui ne vole pas mes matériaux de couture pour effectuer des retouches à ses costumes, pour ensuite les ranger soigneusement dans la salle de lavage.

I hear you call my name.

Les paillettes de sa robe en latex se mêlent à ses mouvements et aux mèches humides de son panache blond, collées à son dos en sueur. *Comment ça se fait, maudit, que ta couleur préférée soit le mauve ? Nadine, à y voir la face, on aurait dû avoir une Antoinette, pas un Antoine !* Les mots humilient mon fils à la table. Les

larmes, les cris. Enfin seule à une table pour deux, les paroles blessantes de mon mari s'effacent à l'écho de la voix d'Antoine sur scène.

Au son d'un Antoine fort, d'un Antoine vaillant.

And it feels like home.

Il y a un an, Antoine se décide à faire son sac et à prendre la route, sans se retourner pour me dire au revoir. Des amis de la famille m'annoncent que mon fils a décroché son tout premier numéro à la grande ville. *Je suis certaine qu'il s'ennuie de toi. Tu devrais aller le voir chanter, lui faire une surprise.* J'ai longtemps délibéré l'idée de retrouver Antoine, tiraillée entre le désir de le savoir heureux et la peur de succomber à la rage de mon mari. Après une minutieuse planification et de pieux mensonges pour me sortir de ma maison un vendredi soir, je suis désormais à quelques mètres de lui, à certifier de sa féminité, de sa métamorphose.

Une paillette se défait de sa robe et rebondit sur le sol gommé du cabaret. Sa chute passe inaperçue aux yeux des autres, mais rien ne m'échappe. L'évasion du brillant émet un son similaire à la fois où j'ai pêché l'une d'entre elles dans le fond de ma lessive. Cette paillette, je l'ai longtemps tenue entre mes mains, au creux de ma paume tremblante. Je suis tourmentée entre la crainte et l'envie de la jeter du bout de mes bras, ou bien de la serrer fort contre ma poitrine pour

ainsi garder Antoine un peu plus proche de moi. Loin de la colère paternelle.

La serveuse me distrait en m'apportant un second verre de sangria. Timide, je la remercie d'un hochement de tête. À la fin du numéro, je joins mes applaudissements à ceux du public. Je remarque que mon fils pleure. Les larmes de soulagement, enfin libérées de son corps, sous ses faux cils en plumes. Elles coulent le long de son visage étroit et ruinent le fond de teint au passage.

Mon regard suit Antoine lorsqu'il quitte le plateau, admirant sa démarche tandis qu'il salue ses admirateurs et leur envoie des baisers de la main. J'admire sa silhouette disparaître derrière les rideaux. Mon visage est endolori par l'ivresse et l'émoi du spectacle. Je touche mes joues pour les dégourdir, et émue, je me rends compte que moi aussi, synchronisée à la joie d'Antoine, je pleure avec lui.

Pressée de quitter le cabaret avant d'être aperçue par Antoine, je paye l'addition en argent comptant et je me dirige en vitesse vers la sortie. Assise sur le siège conducteur, je revois la Madonna courageuse, et moi, fuyarde, incapable d'aller à sa rencontre, de la serrer dans mes bras, et de lui dire que je l'aime. Je ne peux plus retenir ma peine et les sanglots font chanceler mon corps en entier.

Après un moment, j'essuie mes larmes à la hâte. Estie, Nadine, arrête de pleurer devant les garçons de même ! C'est de ta faute si l'enseignante appelle à la maison pour nous dire qu'Antoine chiale dans la cour à la récré. Du sable dans les yeux, il en mourra pas ! Et en plus, si Antoine joue dans le carré de sable parce qu'il a peur des ballons, c'est ta crisse de faute !

J'assume l'échec et je me tiens responsable des défaites familiales pour protéger les enfants. Je ne réponds rien, je paye les pots cassés avec mon silence.

Il était beau, mon Antoine, noble même, dans sa robe et sa perruque décolorée blonde, presque blanche. Le talent et l'expression de mon plus jeune ne connaissent aucune limite. En empoignant le volant, je prends de longues respirations avant de démarrer la voiture.

Lâche et prisonnière, je rentre à la maison. Je m'imagine prendre la sortie vers l'autoroute et partir. M'enfuir avec Antoine, visiter les boutiques de textile et lui coudre des costumes.

À la lumière du coin, je prends le chemin habituel et je fonds sur mon siège. Signaler la gauche, et exécuter mon virage lorsque le vert apparaît. Pourtant, je ne vois que rouge. Rouge à lèvres magenta. Brisée, je repousse l'idée de la sortie de l'autoroute. Mon Antoine, il a osé prendre cette sortie seul.

Brave, il ne tient pas de moi.

Tous les icebergs meurent un jour

ALEXIS CURODEAU-CODÈRE

– Can I stay in the boat, mom ? I don't wanna go.

Sophie perce le jaune de son œuf poché en écoutant distraitement la plainte de l'enfant à la table adjacente. Une famille d'Américains. Les trois, des Ray-Bans au visage, déjeunent sur le pont du bateau. L'enfant joue avec un couteau dans le pot de Nutella.

– No, honey. You've stayed in the room long enough. Don't you wanna go walk on the ground and look at the glacier ? You might regret it later if you don't come.
– No.

Please don't come, se dit Sophie en découpant un morceau de saucisse dans son assiette. Elle regarde Alain pour lui communiquer son exaspération, mais elle oublie qu'elle porte des lunettes de soleil. La subtilité de son expression échappe à son mari. Il demande :

– Tu as branché la caméra, hein ?
– Ben oui.

Ils ont dépensé tellement d'argent pour être ici, pour s'absorber du silence de l'Arctique. Sophie aurait

voulu profiter de ce moment pour relaxer, se vider la tête et faire l'amour avec son chum la fenêtre ouverte sur une eau si froide qu'elle tétanise et engourdit. Mais elle ne pensait pas qu'il y aurait des enfants. Autant d'Américains. Autant de quotidien et de normalité montés à bord avec eux comme la vermine sur le bateau de Christophe Colomb.

Sophie regarde le jeune garçon tartiner de Nutella sa rôtie. Elle pense soudainement à sa mère et détourne le regard. Elle soupire, puis dit :

– C'est le fun, il fait beau aujourd'hui ! Ça a l'air que c'est un des plus beaux glaciers au monde.

Un peu de mousse, quelques herbes et beaucoup de cailloux. Ils marchent pendant des heures dans l'air frais ; des touristes aux manteaux fluo, les uns derrière les autres, montant une colline derrière un guide armé d'une carabine. Pour les ours polaires. Sophie regarde autour. Des spots de neige, mais pas d'ours. Elle est déçue. *Il est où, ce glacier ?*

Son mari arrive en haut de la colline, met ses mains sur ses hanches et regarde au loin.

– C'est immense.

Sophie le rejoint. Elle observe, mais ne saisit pas la mesure de ce qu'elle voit. Est-ce qu'immense, c'est le bon mot ? On l'utilise d'habitude pour parler d'une couple de

terrains de football ou du manoir dans Westmount qui est à vendre à 27 millions sur le site de Sotheby's.

– C'est fou.

C'est tout ce que Sophie trouve à dire, pas vraiment convaincue par ces mots. Elle ne comprend pas trop ce qu'elle regarde. Elle devrait être émerveillée par ces kilomètres de glace qui s'empilent là depuis des millénaires. *C'est quand même très beau.* Elle regarde son mari pour s'assurer qu'il prend des photos. Alain prend toujours de bonnes photos.

L'enfant, plus loin, arrache de l'herbe et lance des roches dans l'eau. En amont, des flashes de photo et des Américains qui filment le glacier avec leur cellulaire à la verticale. Tout le monde plisse les yeux à cause du vent.

Craquements funestes. Un grondement emplit l'air. Une onde de choc traverse les corps et les laisse pétrifiés. Des chuchotements.

– Mommy ?

Sophie fixe les montagnes blanches et grises, quelques centaines de mètres à ses pieds. Un mouvement s'initie lentement. Les montagnes glissent, bougent. En même temps et avec la même lenteur troublante se glisse en elle un grand froid.

Un claquement fait vibrer l'air, comme des centaines de câbles d'acier sous tension qui se rompent soudainement. Une grosse Allemande hurle autant d'effroi que de plaisir.

Un morceau du glacier se détache presque avec douceur et s'écroule en grondant. De la mer aux nuages, le monde se froisse. Le mur blanc s'enfonce, se tourne et tire avec lui l'eau vers le ciel. La mer gonfle longuement, avant de se rompre et de laisser apparaître le nouvel iceberg, qui continue de se retourner. Il montre un flanc neuf et turquoise, caché très longtemps.

– Oh my God, did you get that ? You're filming, right ?

Sophie n'y comprend rien. Elle ne parvient plus à penser. Elle regarde la montagne se disloquer. Au milieu des applaudissements des autres touristes, le froid au creux de son estomac lui remonte à la gorge et elle éclate en sanglots. Sans jamais lâcher du regard la déroute du glacier, elle porte ses mains à sa bouche. Les touristes s'excitent.

– That's so blue. It's like... that's crazy.

Alain la regarde.

– Sophie, ça va ?

Qu'est-ce qui se passe ? Qu'est-ce qui se passe ? My god. Le glacier millénaire se défait. Les montagnes tournoient dans la mer comme des jouets dans une baignoire. Bientôt la lumière crue du soleil les fera fondre lentement. Tous les icebergs meurent un jour.

*

– Maman, es-tu prête ? Qu'est-ce que tu fais ?

Sophie vient d'arriver dans le petit salon, sandales aux pieds, sa sacoche toujours à la main. Elle enlève ses lunettes de soleil. Sa mère, assise dans un La-Z-Boy, regarde l'émission du matin à LCN.

– J'avais oublié que c'était aujourd'hui mon rendez-vous, désolée. J'ai fait une bonne nuit.

– J'ai un rendez-vous cet après-midi, maman ! Dépêche-toi !

– Je serai bientôt prête, y faut juste que je mange mes toasts.

La vieille femme éteint la télévision et se dirige vers le frigo chargé de photos aimantées et de coupons de réductions.

– As-tu préparé tes affaires ? Je vais faire tes toasts, va t'asseoir.

– Tu t'en vas quand, déjà, en Antarctique ?

– En Arctique, maman. Dans le nord. L'Antarctique,

c'est au pôle Sud. On part dans deux semaines. Tu le ranges où, ton café ?

– Pourquoi tu vas pas dans le sud à la place ? Y fait chaud, pis c'est pas mal moins cher. Non, non Sophie, prends les napperons en plastique... Avec des eaux bleues. C'est beau sur un temps, ça a l'air. Pourquoi l'Arctique ? Y a pas juste de la glace là-bas ?

– Non, maman, c'est très beau. C'est différent des Caraïbes, c'est certain, mais c'est un autre genre de beauté. C'est plus tranquille. J'ai vraiment envie de voir les glaciers, les icebergs et les ours polaires avant qu'il n'en reste plus.

– Bon. D'un coup que vous restiez pognés dans la glace ? Ça doit être dangereux. Est-ce qu'y faut des manteaux spéciaux ?

– Il est où le beurre de noisettes que je t'avais offert ?

– Hmmm... je l'ai mis à la poubelle.

– Maman ?! Pourquoi ? Je pensais que t'aimais ça. En plus c'est meilleur pour l'environnement que ton beurre Kraft.

– C'tait dur comme de la roche, j'tais pas capable d'en mettre sur mes toasts... J'ai mis le pot au micro-ondes pour ramollir le beurre, mais c'est le pot qui a fondu... De toute manière j'aime pu ça le beurre de peanuts.

Sophie soupire. Le grille-pain claque.

– J'pensais que t'aimais ça le beurre de peanuts. T'as toujours aimé ça.

Le petit appartement s'embaume de pain grillé. Un court silence, la vieille femme triture machinalement les coins de son napperon et tourne la tête vers la fenêtre. Un ciel bleu sans nuages. Sophie dépose l'assiette devant sa mère.

– Ben... j'aime pu ça. Je mange... euh, des cretons. Ils en vendent des bons à la boulangerie en bas. Ça vient d'ouvrir. As-tu remarqué ?

– Non, maman. Tiens. Avec ton délicieux café instantané.

– Moi j'aime ça, le café instantané. C'est plus facile pis ça goûte pareil.

– Ben tant mieux, maman.

– Il y avait une vue l'autre soir... C'était quoi donc ? *Docteur Strange*. À télévision. C'tait spécial.

– Maman, arrête de parler et mange tes toasts !

– Mais c'est bien quand même. Vraiment flyé. C'est un professeur, non, un docteur. Pas ben sympathique. Après ça y est dans sa voiture et y s'en va en Inde... Non, y fait un accident...

– Maman, mange tes toasts.

La vieille femme arrête de parler et regarde l'assiette devant elle. Elle hésite et lève le regard sur son café avant de le porter lentement à son visage. Sa main tremble et le liquide frôle le rebord de la tasse. Elle approche sa tête, tend les lèvres et prend plusieurs

petites gorgées. Elle repose la tasse et dirige sa main hésitante vers une toast.

– Je vais préparer tes affaires pendant que tu manges, ok ? Rappelle-toi qu’il faut être à la clinique dans 30 minutes ! Tu comprends bien ?

La main de la vieille dame courbe légèrement la tranche de pain. Le beurre de peanuts coule par gouttes dans l’assiette. La vieille femme redresse la tranche et l’approche de son visage.

Sophie revient à la cuisine, regarde sa mère manger et soupire d’exaspération.

La toast portée à ses lèvres, la vieille femme prend une bouchée. Le liquide huileux se répand le long de son menton.

– Maman... fais attention.

Sophie s’approche et tend une serviette à sa mère.

– Maudit...

Tout le bras se met à trembler et un flot ruisselle sur la poitrine de la vieille femme. Ça coule sur ses vêtements et entre ses seins.

Elle échappe la toast qui tombe à l’envers dans l’assiette.

– Ma blouse !

La vieille femme garde les mains levées devant elle, les doigts dégoulinants. Elle se met à sangloter sans faire un geste. Ses larmes ruinent son visage ridé, serpentant dans ses escarpements avant d'aller se mêler au beurre de peanuts. Démunie, elle garde ses bras levés et le regard baissé. La honte l'empêche de regarder sa fille.

– Ma blouse...

C'est tout ce qu'elle trouve à dire, le menton barbouillé et les yeux humides. Sophie reste immobile, une serviette de papier à la main, et regarde sa mère avec de grands yeux. Le sang lui monte au visage. Un grand froid lui traverse le corps en même temps qu'une pression lui saisit la poitrine.

La cuisine sent encore bon le café et le pain grillé. On n'entend que le murmure de la radio dans une pièce adjacente et les sanglots de la vieille femme.



Le défilement des jours sans nom

JEANNE GOUDREAU- MARCOUX

une fenêtre ouverte
berce les rideaux
ma peau lavée au soleil
des murmures
(ceux qui traversent la brise)

j'en oublie presque les vieux
qui crèvent comme au tiers-monde
entassés dans leurs boîtes en carton

et les jours où fuit le ciel
mes lèvres abritent l'orage
le gris incrusté dans les lignes de mon ventre

midi sonne avec ses mille clochers
perce les cris d'enfants
loin de la misère des autres

arpenter les pièces vides de mon appartement
le dedans à vif
plus rien plus d'écorce

j'observe les aspérités
mes cernes dans le miroir
camouflent ce reflet que je n'habite plus

un frôlement cause ma mort

je m'accroche aux gestes vivants
aux cordes à linge élevées de brise
dont les tissus portent la morsure
des bourgeons

je remercie chaque sens
le goût du soleil sur ma langue
l'odeur de sève frôlant mes tempes
les bruits la vue le toucher
d'un monde qui s'efface sinon

l'éveil d'une ville en deuil
tous ceux que j'ai perdus
dans le défilement des jours sans nom

je cambre l'espace
étends mon corps entre les fentes de lumière
un lit où reposent mes douleurs

le ciel se fond en distance
enterre les voix souffrantes

le vent lui
bouscule les certitudes
agite mes cheveux

et les vagues sont grandes et douces
elles nettoient mes plaies
la chair sous l'écorce

quelque part
au bord de la route 132
ça sent la mer

la plage s'effrite en sucre sur ma peau
je contemple le fleuve et ses sillons
aux rides distantes

l'été tatoué plus profond que le derme
dans les marques de bronzage qui durent
tracent les adolescences

je souligne l'horizon
le voile des herbes bleues
tachées de crépuscule

éclat de vert un astre disparaît
la vie flanche
devant la jeunesse

demain
j'irai cueillir le varech
récolter les germes de soleil

au cœur de l'anse
déposer mon corps à saveur d'estuaire
dans les plis les courants du plus grand que soi

le varech perce ma chair
fille de sel
je sers ma peau d'algue
aux monstres marins

quand les flots fuiront
ma carcasse s'ensablera
durcie saline
offerte aux goélands

Chemins du hasard

ROMAINE CAUQUE

Cet hiver-là, j'étais sur le chômage temporairement et mon emploi allait reprendre au printemps. Il n'y avait aucune inquiétude à avoir : seulement du temps pour vivre enfin, mais peu d'argent. Alors plutôt que de tourner comme une ourse en cage, j'ai décidé de m'inscrire à un groupe de covoiturage et de prendre toutes les propositions qui m'emmèneraient voir du pays pour 10 \$, peu importe où ce serait.

Je n'ai jamais eu de char moi-même. Si j'en avais un, je l'oublierais au bout de la rue, je le perdrais tout le temps, je me ruinerais en towing, j'oublierais de mettre l'essence dedans, de changer ses pneus débiles, je le maudirais de ne savoir s'entretenir tout seul, le con, et il finirait probablement dans le fond d'un ravin en tas de tôle fripée, peut-être avec moi dedans. Non, valait mieux ne pas m'embarrasser de toute cette ferraille, me laisser porter dans celle des autres et cueillir ce qui se passe sur la route en mangeant des centaines de kilomètres d'asphalte par semaine.

Alors j'ai pris place dans des voitures inconnues et me suis laissée porter par la route en silence, en cueillant les images au passage. Quoi dire à des gens qu'on ne reverra jamais, lorsqu'on est immobilisée dans une boîte de tôle plastifiée pendant des heures ? Rien, en fait.

Lors des premiers trajets je me sentais dans ma bulle, qui a ensuite fusionné avec celle des autres sans même que je m'en aperçoive. J'ai perdu le compte des kilomètres entre Montréal, Ottawa, Québec, Sherbrooke, Trois-Rivières, Drummondville. Mais j'ai pris goût des allers-retours sur le chemin du hasard, qui ont cessé comme ils avaient commencé, la veille de mon retour au travail.

Début novembre, 17 h 30.

819 > 514. La Toyota Eco s'approche et s'immobilise. La conductrice n'a pas fini de descendre sa vitre pour se présenter que les deux jeunes filles et moi-même avons déjà décliné nos prénoms, pressées que nous sommes de nous arracher au froid pour nous engouffrer dans le minuscule véhicule usé par les années. Je n'ai même pas le temps de formuler une banalité du genre « ouf, l'hiver arrive vite, hein ! » à la ronde pour briser l'inconfort de cette proximité trop rapide : coup de clutch, coup de gaz, nous voilà parties. Entre les quatre filles fatiguées dans une sous-compacte dont le muffler crie comme une guerre sans fin, une radio commerciale remplit les miettes d'espace sonore.

Nous ne sommes pas encore sur l'autoroute qu'il est impossible qu'aucun mot ne soit échangé de tout le trajet, à travers le bruit. Je ne vois pas le visage de mes

comparses, mais je devine le statut précaire de la conductrice (qui ne peut se payer une meilleure voiture que cette boîte de tôle), l'ambition de l'étudiante vaillante à mes côtés (qui profite du trajet pour mettre à jour sa correspondance) et l'épuisement de cette autre qui somnole devant.

Nous sommes soulagées de sentir le pied pesant de notre pilote : nous serons vite à destination. La nuit est déjà noire malgré l'heure précoce et je suis happée par la beauté d'une lune anormalement blanche qui nous traque comme le viseur d'un sniper.

Mi-novembre, 6 h 52

514 > 819. Attendre comme un chien dans la nuit glaciale qui agonise, puis entrer dans une Nissan bleu chaude comme des bras aimants, pour voir un soleil mielleux se lever sur le mât du Stade olympique. Un de ces matins glorieux où mon silence se noyait doucement dans les babillages joyeux du chauffeur et de la passagère de devant qui s'est présentée, lors de mon entrée dans l'habitacle, comme une "collègue" du conducteur.

Ils sont sans doute amoureux, du moins un peu. Ils l'ignorent tous deux, évidemment.

Fin novembre, 9 h 53

819 > 514. Pour la deuxième semaine consécutive, je fais un trajet Sherbrooke–Montréal à 17 h 15 et revois les mêmes comparses que la semaine précédente. Cette improbable familiarité porte à la confiance. C'est la fin novembre, les visages sont inquiets dans le noir. Menace de pluie verglaçante. Confidences à mots couverts (père malade, déceptions, que sera Noël cette année ?), puis silence doux-amer.

Au bout de la route, la voiture libère les passagers à tour de rôle. Un monde différent attend chacun d'eux : j'imagine une maison de banlieue hantée par des ados, un appartement mis en scène comme dans une revue de décoration, un pied-à-terre modestement équipé dont la sonnette retentira dans moins d'une heure pour annoncer l'arrivée d'un cœur amoureux caché derrière une bouteille de vin : « tiens, j'ai amené ça pour aller avec les pâtes ».

Début décembre, 6 h 39

514 > 819. Aurore timide sur la route sèche et dentelle de neige dans les champs où l'hiver hésite à se poser. La fébrilité des corps à l'approche du temps des fêtes s'ajoute à la vibration du moteur. Je remarque que le profil des passagers change : moins

de touristes, plus d'étudiants en route vers leurs examens, parfois des dames plus âgées qui se rendent visiter de la famille. C'est que la coutume veut qu'on décrive chacun la raison pour laquelle nous nous rendons là où nous allons dans une phrase brise-glace peu après avoir pris la route. Allez savoir, ça nous met en confiance, le silence qui s'ensuit est plus confortable.

Pour ma part, je m'en tiens à un slogan efficace : « je suis en congé alors j'en profite pour voir du pays », formule qui me vaut habituellement un assentiment généralisé et, souvent, des conseils touristiques dont l'utilité est variable.

Mi-janvier, 8 h 25

819 > 514. Kia blanche, soleil hésitant, route comme un fil de joie nommé « vendredi ». Plus bavards qu'à l'habitude, nous commentons la conduite de ces imprudents qui nous dépassent comme des fusées, l'apparition soudaine d'une voiture de police embusquée, la multiplication des Tim Horton's (« C'est moi où il y en a un nouveau chaque mois ? »), les améliorations des différentes applications de covoiturage et y allons chacun d'une prophétie météorologique pour les jours à venir.

Fin janvier, 17 h 25

819 > 514. Nuages fauves sur velours marine, atmosphère lourde dans l'habitable surchauffé. La tristesse du jour fondra bientôt dans un sommeil bref. En regardant Vénus près du croissant de lune, j'attends la fin de cette journée ennuyeuse mais belle, donc qui n'a pas été complètement vaine.

Mi-février, 6 h 42

514 > 819. Matin polaire. Un soleil prometteur caresse les visages lovés dans les souvenirs de la nuit à travers l'odeur du café salvateur. La douceur de cette dernière journée de travail de la semaine est palpable : c'est ce que je devine sur les visages blêmes de mes voisins. Je me tais pour ne pas leur renvoyer au visage cette liberté dont je jouis, qui me permet d'avoir le luxe de me lever tôt pour mon bon plaisir, alors qu'eux, visiblement affamés de repos, ne demanderaient qu'à rester lovés dans les flancs du sommeil.

Fin février, 17 h 25

819 > 418. Crépuscule sur le ruban de béton et langues roses dans l'azur qui fond dans la noirceur. Les jours rallongent et les travailleurs alignés dans les boîtes d'acier rêvent déjà, les yeux ouverts comme des phares, d'un printemps garant de leur bonheur.

Début mars, 18 h 20

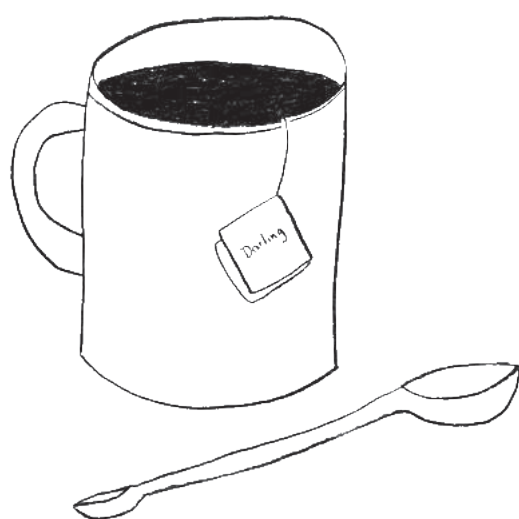
819 > 418. Silence fatigué dans la noirceur ponctuée des feux multicolores. La voiture est un ventre de chat qui racle l'asphalte. Ces trajets commencent à me fatiguer, mais j'ai pris goût à cette vie de touriste, je m'y consacre comme à un travail. Au cours de la journée, j'ai visité un musée, pris une longue marche dans un parc, lu dans un café, communiqué avec des amies, fait quelques courses : mes traits sont aussi fatigués que ceux de ma voisine de banquette qui partage le récit de sa journée de travail. Je hoche la tête à intervalle régulier par courtoisie, parce qu'en covoiturage, toute incivilité est ressentie de façon décuplée par l'ensemble des passagers.

Mi-mars, 17 h 40.

819 > 514. C'est une pilote familière qui guide le tapis volant dans le crépuscule gris : « Encore toi ?! » qu'elle a lancé en riant, lorsque je m'approchais de sa voiture. Sans voir le temps filer, nous parlons comme des politiciennes en jetant contre le pare-brise un flux de mots lourds d'autant de projets, rêves et critiques : ce qui devrait être fait, ce qui manque à cette région, ce qui devrait être aboli. Nous entrons sur l'île comme la douceur dans une âme triste – le ciel est gris, mais les strates de lumière qui en varient les teintes le rendent

émouvant – alors que la passagère silencieuse à l'arrière caresse Morphée. Je confie à la conductrice que j'appréhende le retour au travail prévu pour le lendemain, ayant été rappelée plus tôt que prévu, malheureusement. Elle devine que je ressens déjà l'absurde envie de réserver une place dans ces voitures qui partiront sans moi et se fait rassurante : « La route restera là... »

Oui, je sais bien que la route restera là et que demain est encore loin, comme je connais désormais le contenu de chacun des panneaux publicitaires de la 40 et le numéro de chacune des voies de sortie. Peu importe : dans quelques minutes, je disparaîtrai dans un tas de briques que j'appelle maison.



Comment stopper la surpopulation

MÉLIE FORTIN

quatre étapes faciles à essayer à la maison

Un, le souvenir.

Il y a nudité dans la chambre à coucher. Pas la mienne. Lit d'adulte géant, pour les géants ; un matelas-salle-de-jeu. Je le teste. Les membres-étoiles tout étirés, je vérifie si les limites rectangles me résistent encore. Effectivement. Je peux envahir le baldaquin plutôt que de gaspiller ma mère. Je m'améliore, me recycle, dorénavant j'abîme de vieux springs déjà pétés et non mon humain favori.

Emmaillotée dans la grosse doudoune, je souffre d'épiphanie. Moi aussi, je veux un édredon qui saurait me servir de chrysalide, puis d'ailes de papillon. Une immense couverture-costume. Je rêve de mutations comme dans ma classe d'école où j'observe les prochains monarques, des bébés, soudés à leur feuille d'asclépiade. En tant que larve hâtée de grandir, je mastique deux oreillers et rampe-chenille d'un coin à l'autre du matelas. C'est bon pour ma croissance ; tissu saveur lavage qui exhale le motif de pivoines sur fond blanc pâle. J'affectionne les pivoines, même que je les

adore. Les pivouines. Elles m'obsèdent tellement que j'en deviens suremballée, me demande si c'est leur sublime qui me suffoque ou bien l'étreinte de la couverture. Je l'ignore. Mais lorsque j'aurai les moyens d'élire une literie, le blanc m'apparaîtra sujet aux taches de menstruations et les fleurs se transformeront en un symbole mortifère. En fait, je serai trop occupée à pass out sur le divan pour apprécier toute couche traditionnelle.

J'abandonne le périmètre du drap contour ; très éreintant, ce quotidien de chenille domestique. Une phase de repos-torticolique s'entame. Placée sur le bedon, pieds ballants et mains sous le menton mignon, je fais ma petite fille tranquille. J'espionne la nudité, fixe comme une image. Le massacre du ventre maternel à la recherche de quoi mettre, quoi mettre pour cacher les cicatrices graisseuses, pour filer travailler et paraître potentiellement désirable, juste assez cochonne et pathétique pour mériter une promotion, car exister dans le regard des hommes autres que mon papa, c'est ça exister. Je ne suis pas un mâle, mais je reluque. Ce corps de grandes lignes mauves, translucides et dégueulasses. Une quasi-carcadse enfouie dans un giron gélatine : plusieurs étages en dégoulis, sorte de crêpes non appétissantes, empilées sur le feu nombril. Elle aurait dû m'avorter. Ça l'aurait privée de ces longs seins écrapoutis. De cette paire de mamelles frisant la décomposition,

comme grugée. Plusieurs années que je ne tête plus, néanmoins mon gâchis. Je me dégueule de cette chair vieillie, de ces imperfections qui ne cessent de me surprendre. Maman pas parfaite. Elle a les cuisses saupoudrées de veines nouées, de pokes identiques à celle laissée par la câlisse de garnotte sur le windshield qu'on venait juste de réparer, l'esti de mécano à marde, j'en reviens pas comme dirait mon père de ces gros ongles d'orteils jaunes et épais pis de la corne partout, partout. Il ne lui reste aucune tendresse, à maman. Rien de similaire à mes pieds de peau de bébés. Contremaître, elle se mutile au stress afin de confire ma fragilité. Elle vieillit pour que je sois gamine, longtemps. Elle me surveille de ses yeux profonds et souvent horribles, espérant mille mercis tardifs. Gratitude envers ses sourcils froncés, envers son front craqué. Attributs qui me font la craindre et la vénérer :

« Qu'est-ce que tu regardes ? C'est malsain fixer de même, tu vas te casser les yeux. »

Deux, l'oubli.

Maintenant que j'ai l'âge de jouer la majeure, j'ai mon dedans qui se recroqueville. Je lui explique que, pour moi, la maturité est un état de confiance en ses moyens et en son charme, un état de pavanerie responsable de réussites. Les incertitudes : des chichis d'enfants. On trinque pour une deuxième fois et je me

constate immature. Une vieille adolescente assise sur son sofa de simili cuir où elle accueille un ami, juste ami, en visite du nouvel appartement, donc ben vaste et plein d'échos.

On boit l'absinthe mécanique, c'est-à-dire les babines méticuleuses pour faire changement des vomis vin rouge. Ambiance fraternelle, je dirais filiale. Quelque part, on descend du même arbre frappé de foudre pis de ces mêmes singes australo-patentes, eux pis nous, une espèce d'énorme famille incestueuse et millénaire. C'est fou. On fusionne, on moque nos parents ayant bousillé les occasions de nous rendre résilients, nous aimant trop de leur amour inconditionnel. Affection maladroite, à l'origine de nos forces et de nos failles qui remontent à son père vigilant, à ma mère postpartum. Confidences emboîtées dans une série d'anecdotes. Il retrace l'échec de son paternel, à mi-chemin entre le fiasco intime et la nostalgie des caresses macho. Dans tous les cas, il échappe son drink sur mon tapis pâlotte, pis fuck, pas grave, j'm'excuse, t'arrête. T'es pas l'ombre de ce que tes proches avaient prévu, j't'aime, pis moi'ssi j't'aime ben.

Émotions bordéliques. Comme la fois où ma mère avait emprisonné cinq perruches. D'un seul coup de tête, pour répondre à mes caprices. Sauf qu'une semaine plus tard, j'adoptais un chat martyr, déniché sur le terrain d'un bungalow ; nœud papillon en laisse

qui me suppliait de le libérer, libère-miaw, donc je l'ai ramené à la maison. Le lendemain, mes oisillons gisaient décapités, crânes et pattes en pièces détachées, mon minou disparu et ma mère qui me hurlait de ramasser mes cochonneries.

Il rit de l'anecdote ; effet escompté. Nouveau verre ingurgité aux immatures pas prêts pour rien. Gros tchin et planchers amovibles dans l'appartement, aussi mon vide spacieux. J'étudie le droit devant question de conserver l'équilibre, mais les tapisseries ont perdu leur logique répétitive. Les murs sont maelströms, toutes les pièces étrangement rondes. J'explore à quatre pattes, car je cherche mon téléphone qui ne cesse de s'éclipser. Mauvais les cachotteries, même pour les objets. C'est ma théorie parascientifique du malheur à venir. J'ouvre-ferme plusieurs portes avant de le repérer, lui, meilleur ami au monde, arc-bouté contre le dossier du sofa simili cuir où il cogite sans charme, aucun. Je crie eille, turns out que le cellulaire avait infiltré mon pantalon. Je me brasse les fesses pointant les poches en guise de support visuel.

À présent, je peux lui montrer ma mère. Une capture virtuelle, la métonymie du complexe de cette femme personnage principal de ma vie. Convaincue qu'il saura la connaître d'une image, je lui lance l'appareil. Il agrippe-parabole, puis se fige :

« Waw, elle devait être belle ta mère. »

Trois, la hantise.

Je stick sur cette photo depuis plusieurs jours, comme les crochets d'une boule-bardane dans pelage de chienne. J'ai crispé, incorporé le synthétisme de mon divan. Je suis dépassée tels la mode et le cuir et le faux cuir et entre le vrai et ses imitations, mon esprit s'absente. À un moment, il est parti. À moins que non. Il est peut-être à mes côtés – l'ami – nous sommes probablement ces saoulons en train d'envisager la beauté de ma mère, cette chose que je n'ai jamais captée étant bambine. Une évidence échappée. Je décortique ce portrait-fibres-optiques. Il a bien dit. Elle devait être majestueuse. Elle le serait encore si ce n'était de l'obsolescence programmée des femmes ; démanchées aux premières ridules, passables que si botoxées et bonnes que si remplacées par des modèles plus jeunes. Le splendide féminin; pas une question de traits, mais un problème de peau. Les dames se trompent lorsqu'elles investissent ces bidous sous-payés dans une paire de nichons à l'eau saline. Plutôt s'hydrater le derme, le crémier sempiternel. Important de chouchouter pour contenir la mollesse, en douceur et en retenue, car la beauté dégénérée se compte par fissures. Ravins microscopiques qui font sauter – précipices précipitant l'effet Doppler d'une jeunesse qui s'éloigne irréversible. Et tandis que les femmes s'étirent la face pour être prises au sérieux, je trouvais ma mère grotesque à l'époque de ses plus belles années.

La photo-témoin. Toujours en petite boule à piques, j'admire les pommettes saisissantes, croquantes. Je vois ces cils râteaux naturels. Je vois des dents propres, bien droites, juste assez jaunies pour produire un sourire équilibré. J'examine comme une première fois ces lèvres, ce nez, cette mâchoire, ces sourcils chapeaux de fête et ces larges paupières empicottées de roux. J'ai honte.

Comment, moi, fillette d'amour infini, ai-je pu me déguster de maman ? La trahir à ce point. Considérer son physique laid, simplement laid. Quel genre d'enfant défectueux ne reconnaît l'élégance en sa matrice ? Je suppose qu'une carence quelconque m'amochait les yeux. Distorsion qu'il aurait été convenable de corriger à la pierre ponce. Dans la douche, j'aurais dû frotter mes iris jusqu'à l'éruption d'une mousse hémoglobine. Souffrir pour que maman soit jolie. En silence, afin d'alarmer personne. Si le ponçage avait échoué, je me serais perforé les globes par kidnapping d'outils du coffre qu'il ne faut pas toucher. Driller full spin pour fixer ou pour crever ce qui ne saurait être fixé. Mais j'ai déjà trop vieilli. La culpabilité me grignote tels les rats. À la manière médiévale, quand les bestioles rongeaient les fautifs de l'intérieur, avec leurs grosses pattes, leurs griffes et leurs gros crocs. L'homme-buffet mourrait de ses boyaux-viande-hachée. Pauvre vermine. Pauvre fille à maman ratée, enorgueillie d'un titre qu'elle ne mérite

pas. Mon identité foncière à recommencer. Je suis erronée. Enfant horrifiée devant sa mère génitrice, fondatrice, sa mère raison d'être, sa nourrice et sa protectrice mutilée au don de vie.

Quatre, l'effacement.

Hier, je me suis aperçue et j'ai compris que je ressemble à maman. Ça m'a bouleversée. C'était surprenant. J'avais comme oublié l'existence de la génétique. J'ai eu envie de l'appeler. Vérifier dans la voix cybernétique si elle le serait aussi : surprise.

Aujourd'hui, j'ai besoin des grandes surfaces. Je sors dans une allée de sofas plus en vogue et plus coûteux que le mien. Je pose mes fesses sur un canapé forêt et l'essaye longuement. Magasiner m'épuise. Gros panier à faire rouler. Je l'ai rempli d'items noirs ou de stainless. Ça look adulte.

Avec fantaisie, l'on pourrait croire que le commerce expose de petites chambres habitées des clients pressés. J'espionne mes voisins éphémères via mon spot de choix. À gauche, une cuisinette orangée ; elle est fournie d'un couple qui se chicane en italien, très doucement. Je ne saisis qu'un mot sur quatre, mais j'en déduis qu'ils n'ont pas besoin d'une nouvelle cafetière parce' [tutta colpa della] maudite [matʃinatura fine]. À l'autre gauche, un second couple. Plus jeunes, plus minoucheux. Ils s'extasient du plafond pluie d'une salle de bain vraiment techno. Je pense que s'il n'y

avait pas tous ces chariots touchant avec les yeux, ils tenteraient de s'encastrent. Osmose à moitié nus dans les copies d'averses usinées sans justice. Ce serait romantique.

En face, les parents sont partis ; en visite du non-lieu, j'imagine. Fiston est resté au bureau où il joue le réceptionniste. Cubicule professionnel, quoiqu'en papier peint fleuri. Sur la chaise ergonomique, le morveux tient mal son rôle. Entre deux prises de rendez-vous surréels, il pousse de son index une farandole de trombones au profond de ses sinus. Collection colorée qu'il regrettera. En voulant l'extraire, il l'enfonce jusqu'au cerveau. Choc : raccroche patient fictif – hurle à sa mère – ne rencontre que le grand vide des grandes surfaces. Les bajoues en larmes, il se tourne vers ma personne. Il est paniqué, moi aussi. Qu'est-ce que quoi vite dissimuler mon visage derrière mains et enfouir ma tête dans l'assemblage de coussins texturés. Trop peur qu'il me trouve laide. Comme j'avais jugé atroce maman à qui je ressemble désormais. Et pendant que je l'entends qui court, qui geint et qui s'étouffe, je découvre que je n'espère plus d'enfant. Je n'ai pas la crainte d'être mauvaise mère, mais la peur débile du fruit de mes entrailles, car je ne saurais que faire d'un être qui m'aime, si je ne lui plais pas.

diète placenta

LAURIANNE BEAUDOIN

un siècle de lait (maman caillée)
qui dégoutte candeur sur nos faces tordues
gruge l'envie

la végétation recouvre mes robes neuves

je vois par bribes
indécent
contraint
morne
des danses en peaux lacérées
au septième coup repos

constellée de jurons
désordres enflés
on se l'impose

nos mouvements gaspillés
dorment entre les cuisses
et fuient creux
là où l'œil s'emmêle
je berce un bibelot de plastique

suc d'entorses nœud coulant
et le poil luit sur les os

pubis fleuri
un refus d'autrement
je démissionne de mes contours
le reste anachronique
on se fera des accroires du dimanche
plaintes qui pourrissent cristallin
je me rassois à la table des petits
(sororité)

draps salins à changer
promettre un épiderme neuf
fourrer à reculons
(un conte poussiéreux)
je me touche avec des mains inconnues

lessivée
des paupières à la viande
je dresserai les échardes
mères carences tu sais mon nom
tu infestes des statues
je borderai mes appâts vêtus satinés

prête-moi un festin
moelle concassée
j'accoucherai de louanges



Fluvial

ISABEL CORONA

J'ai le souffle long de mes journées sans fin ni début.

Je marche dehors dans le gris. À travers la brume de mars, je déambule, les promenades s'allongent et s'amoncellent en strates sur l'asphalte. Au tournant de chaque rue, je perçois une lenteur nouvelle dans la lourdeur des pas autour de moi. Dans le mouvement de mes enjambés, j'ai le poids des semaines vides, du temps accumulé.

Les pieds marchent, joggent, jouent, avancent, peu importe où. Les miens évitent les lignes sur les trottoirs. Les yeux rivés au sol, c'est la distraction de la journée. Lorsque je relève mon regard, je me fais témoin des murailles qui tapissent les vitres. *Fermé pour une durée indéterminée. En raison des circonstances actuelles. Prenez soin de vos proches. Au plaisir de vous revoir prochainement. Signé, ça va bien aller.*

Je poursuis ma promenade. Sur les rues d'Hochelaga. Un pont d'arcs-en-ciel mène au bas de la côte Sherbrooke. Je laisse mes pas glisser sur de l'espoir à colorier. Les graffitis accompagnent les craies. « T'es aussi belle qu'une révolution ». La phrase s'impose à mon regard en un rouge vif. Elle m'évoque une ironie

passive à chaque jour de pluie où la couleur vient s'estomper peu à peu. Je souris devant cette révolte immobile, fossilisée dans la répétition du parcours quotidien de mes pas.

Puis au travers des fenêtres, je perçois la lumière des écrans. Une ouverture sur le monde qui s'écroule dans son immobilisation. Les chiffres qui déroulent sur les télévisions, les laptops ouverts depuis des heures, les reflets bleutés sur les visages longs d'attente. L'heure au ralenti affichée sur le micro-onde.

À la recherche du temps perdu se trouve dans mon sac. À quoi sert tout ce temps. Soit le dilapider, soit le faire fructifier. Le temps perdu, le temps retrouvé, qu'importe l'idée de perdre son temps. J'en dispose de manière oisive. Un souvenir nous apparaît toujours à l'occasion d'un stimuli. Selon les cours de littérature universitaire, selon les théories proustiennes, selon les notes virtuelles. Combray est un temps enfoui, Hochelaga est un temps rétabli. Les promenades sont la linéarité des jours qui s'éloignent peu à peu de leur trame narrative. Longtemps, le soleil s'est couché entre deux clochers.

L'heure avance, mes pas suivent. Le ciel se dévêtit peu à peu de ses nuages et laisse ainsi passer un filet d'or qui vient jouer au travers de mes cheveux. Je m'éloigne du parcours habituel. Au tournant d'une rue, s'arrache à mes oreilles le souvenir d'une plainte que j'avais déjà entendue auparavant.

Je me revois, ruisselante de chaleur, couchée sur mon matelas, seul ameublement de mon nouvel appartement. Le vide dans mon environnement à devenir. Un cri qui part en écho et qui vient meubler l'atmosphère d'une aura maritime. Ce sont les cris de bateau qui viennent percer ma fenêtre, quelque part dans la métropole. Des paquebots venus du Saint-Laurent qui font leur entrée. Ils sont si proche, j'ai l'impression qu'ils vont passer par la porte d'en avant. Et que des vagues déferleront sur mon nouveau plancher de bois, laissant des résidus d'algues comme seule décoration sur mes murs délavés.

Je suis tout près du fleuve.

Je marchais sans le voir et pourtant j'y faisais face. J'ai toujours continué à entendre le cri des paquebots. Mais j'avais abandonné l'idée d'aller les voir. J'en avais fait mon projet cet été, mais le temps est allé partout ailleurs.

Impossible de les voir en vrai, on devine leurs contours et suppose leur traversée que par les plaintes que l'on entend retentir au loin. Ici, à Hochelaga, l'accès au fleuve est interdit. L'émerveillement fluvial est réservé à la banlieue sur l'autre rive, au littoral le plus riche. Entre lui et moi : un semblant de parc, une piste cyclable, la rue Notre-Dame, une clôture barbelée, une track de chemin de fer, des containers,

un port et puis enfin son lit. Une distance de peut-être 300 mètres. En un bond surréel, je pourrais voir ses danses et mouvements, sentir ses brises et reflets, entendre tout son univers. M'y installer pour lire à ses côtés, écrire, m'en laisser inspirer. Mais tout un monde de marchandises nous sépare.

Des longs doigts de fer, pliés en différents angles, dépassent de l'horizon et me font signe, me pointent leur direction. Me font deviner le fleuve. J'aimerais poursuivre ma promenade sur les toits des triplex pour y voir plus loin. D'un côté les gratte-ciels, la ruche montréalaise effondrée, de l'autre la montagne, des souvenirs de luges puis, derrière moi, le Stade qui s'allonge et voit le fleuve. Une vue sur le Saint-Laurent serait mon remède d'isolation. Mais je n'ai au bout des yeux que des cheminées qui inventent des nuages.

Et moi je me crée des goûts d'aventures. Dans l'immobilité de tout transport arrêté, je me déplace et me faufile sur les routes en suspens. À la poursuite enfin du fleuve. Je me penche, grimpe, saute, tombe. Mon jeans est déchiré au niveau de ma cuisse. Un peu de sang, fragment de ma temporalité. Des scénarios de moi qui se fait prendre, de moi couchée et immobile au sol.

En amont au brouillard côtier, je me relève et continue d'avancer. Je marche et pense peut-être à toi. J'ai des échos de ton corps dans mes pensées. Pour une

fois je n'ai pas à me demander où tu es, je le sais. Je m'imagine tes soirées. Peut-être existe-t-il des pensées de moi quelque part.

Derrière d'autres grilles, le fleuve s'écrit devant moi en une prose diluée de mouvements. La rive est placée là où je l'avais rêvée. Mon regard la déplace. Les marées cessent de m'appeler, de me tirer vers le remous de mes envies. Un mince filet venteux vient doucement me dévêtir de toute pesanteur.

J'ai vu ou je n'ai pas vu. Sur ma peau ou sur celle du fleuve. À deux mètres de distance ou *en deux temps*, une deuxième existence apparaît devant moi. Puis ressenti, peut-être, comme un frôlement sur mes yeux, l'eau glisser sur le dos d'un rorqual. Dans son regard de mer, la vie est belle. Dans sa plainte, il ravale le cri des paquebots. Et dans sa disparition, s'évapore le souvenir d'un avenir d'autrefois.

Je frissonne, j'ai les mains gelées et les pieds trempés. Autour de moi des flaques d'eau, de neige fondue, d'essence. Au bout de mes orteils, un arc-en-ciel. Un arc-en-ciel imbibé d'essence. Entouré d'un pétrole gorgé de noirceur, c'est un pont inondé, échoué par le temps.

Ses couleurs s'inscrivent en une *Histoire sans paroles*.

I. C., avril 2020

To-do list d'avant-suicide

MARION TÉTREAU-DE BELLEFEUILLE

FAIRE LE MÉNAGE

Je n'ai pas envie d'être cette suicidée clichée. Celle qui était tellement déprimée qu'elle n'avait plus la force de faire le ménage pour vivre dans un logement propre. Non, moi je veux être la suicidée mystérieuse. Celle qui leur fait se demander pourquoi j'avais la tête en bordel, mais l'appartement ordonné. Aucune assiette sale ne doit traîner. Je vais même vider le rack à vaisselle. Peut-être juste laisser une tasse, un bol et une cuillère, comme preuves que j'ai bien déjeuné avant de me tuer. Un macchiato, parce que c'est une journée spéciale, du yogourt avec granola et des fruits frais, pour être en santé. Je ne serai pas morte le ventre vide, au moins mon père pourra s'en rassurer.

Il faut que je nettoie la litière. Je ne sais pas combien de temps je serai morte toute seule. Les chats la rempliront en quelques jours, mais je veux éviter que ça sente l'ammoniaque. En plus que ça sente la mort, faudrait pas que ça sente la pisse.

Passer la balayeuse. Ramasser toute la saleté, toutes les petites poussières. Avoir un beau plancher luisant, dans lequel mes pieds ballants pourront se refléter. Ça va être sublime.

Faire une brassée. Plier et ranger mon linge. Comme si je prévoyais vivre encore une semaine. M'habiller de linge, encore chaud de la sècheuse, qui sent bon le détergent. Mettre mon jeans noir, celui qui me donne une silhouette galbée, et mon t-shirt #YOLO.

FAIRE MON LIT

Je vais me lever, faire mon lit, boire mon café, manger mon yogourt et après je me pendrai.

PRENDRE UNE DOUCHE

Frotter ma peau pour enlever la crasse de la vie. Celle qui me tue. Déloger l'odeur de la fatigue, l'odeur du cœur qui s'étirole. Me faire un shampoing. Avez-vous déjà vu des cheveux de cadavres ? On dirait des têtes grasses de plusieurs semaines. Je préfère que ma tête grasse de morte sente encore bon la pomme grenade et le thé vert. Je pourrais même me faire une belle mise en plis. Comme ça, j'aurais de beaux cheveux gras-de-mort, soyeux-de-propre. Ma chevelure terne pourra briller sur ma tête lourde, penchée sur le côté de la corde.

NOURRIR LES CHATS

J'ai pensé leur trouver une nouvelle famille, mais ça implique trop de choses. D'abord, il faut que je fasse une annonce qui risque d'être vue par mon entourage. Me débarrasser de mes chats soulèverait sûrement plusieurs interrogations. Il faudrait que je trouve des

excuses, probablement que je mente. En plus, le processus peut prendre du temps. Je n'ai plus beaucoup de temps. Il faut que je meure bientôt. Je sais que mes chats seront donnés, au moins je ne serai pas là pour m'en inquiéter. Donc, il faut que je les nourrisse. Des bols très pleins, comme si je partais pour une fin de semaine de camping. Je ne sais pas combien de temps je vais pendouiller au bout de ma corde. Peut-être assez longtemps pour que mes chats aient trop faim et que ma carcasse leur apparaisse comme un buffet. J'aime mes chats. Ça ne me dérangerait pas qu'ils me mangent, mais j'imagine la réaction de mon père. J'imagine qu'il me regarde morte, qu'il trouve mes cheveux beaux, mais soit dégoûté par un de mes pieds à moitié grignoté. Une flaque de sang coagulé en dessous de moi, les bouts de chair pris entre les dents de Philémon.

ÉCRIRE UNE NOTE

Ou ne pas écrire de note. Je ne sais pas encore si je me soucie assez des gens qui resteront en vie pour tenter de leur expliquer pourquoi j'ai décidé de mourir. Répondre aux questions que je n'entendrai pas. Ne plus avoir besoin de souffrir ces questions. Toutes ces phrases qui commencent par « Pourquoi » : « Pourquoi tu lâches pas ta job pour te trouver un vrai emploi ? », « Pourquoi tu vas pas au deuxième cycle, rendue où t'es ? », « Pourquoi tu t'ouvres pas un REER ? ».

Pourquoi ne pas m'avoir simplement demandé
« Pourquoi t'es toi ? », ça aurait été plus simple.

C'est peut-être méchant de ma part de vouloir les
laisser se torturer avec des centaines de questions. Des
questions commençant et finissant par « pourquoi ».
Les autres, on y répond facilement. Qui : moi.
Comment : avec une corde. Où : dans la chambre.
Quand : demain, vers 13 h. Quoi : un suicide.

Pourquoi : parce que.

Parce que je suis tannée.

Parce que je suis paresseuse.

Parce que c'est trop compliqué

de vivre

toutes les choses

à faire

à subir, endurer

vieillir

être malade

payer des taxes

avoir mal

les ruptures, les deuils, les chicanes entre amies, les
échecs, les refus, le temps gris, les comptes en retard,
la fin d'un film, mettre de l'eau pour allonger le savon
à vaisselle, le Kraft Dinner, chier mou, les hangovers,
le vin cheap, la carte de crédit loadée, la nouvelle
blonde de mon ex qui est plus belle que moi, l'acné,
les livres en trop, la page blanche, la fin de session, les
travaux de groupe, le trop de livres, les refus.

Le viol.

Il n'y a pas de raison. Pourquoi ? Parce que.

Écrire une note et risquer de pleurer en disant « bye ».

Risquer de regretter le nœud coulant.

Ne pas écrire de note, m'assurer d'être morte.

FAIRE TOMBER LE TABOURET

Dimanche, 13 h, au revoir. Je n'ai pas fait mes impôts.



[P]

Revue littéraire

lepiet.littfra.com



L'impression de ce document est imprimée sur un papier certifié EcoLogo, blanchi sans chlore, contenant 100 % de fibres recyclées postconsommation, sans acide et fabriqué à partir de liquides récupérés.
Cette revue a été mise en page avec le logiciel libre Scribus, version 1.4.6.